

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 17.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 27 AVRIL 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

L'Eglise et l'Etat (Church and State). — Revue Européenne. — Nos abonnés qui déménagent. — Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Nos Gravures : L'usine à savon des Messieurs Barsalou. — La fête du grand-père. — L'éléphant du Prince de Galles attaqué par un tigre. — Poésie : Hier et aujourd'hui. — La chasse au caribou. — Le jeu de dames. — Bonheur et longévité. — Importance de la culture des plantes fourragères. — Les bulles de savon. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Rosalba ou deux amours, épisode de la révolution de 1837. — Nouvelles générales. — Prix du marché de détail de Montréal.  
GRAVURES : La fête du grand-père ; Nouvelle usine à savon, MM. J. Barsalou et Cie., propriétaires, coin des rues Durham et Ste. Catherine ; L'éléphant du Prince de Galles attaqué par un tigre.

## L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

“CHURCH AND STATE.”

La deuxième brochure de Sir Alexander Galt.  
Dawson Bros, Editeurs ; Montréal.

Sir Alexander Galt, dans ses faibles et vains efforts pour s'opposer aux droits de l'Eglise catholique en Canada, ressemble à un enfant qui, les yeux bandés, tourne trois fois au milieu de la place, puis s'avance pour éteindre de son souffle une lumière posée sur un meuble. Il n'a pas de point de départ sur lequel s'appuyer, chancelle et trébuche à chaque pas, ne voit pas le but qu'il désire atteindre, et s'épuise en futiles efforts, tandis que la lumière continue, toute sereine, à éclairer l'appartement.

Dans toute question affectant la religion, aucun logicien ne se bornera à discuter les détails, sans remonter aux principes. Autant vaudrait commencer un édifice par les moulures du troisième étage. Il faut d'abord poser les bases.

Sir Alexander passe outre.

Il ne veut pas, dit-il, entrer sur le terrain de la polémique religieuse. Il n'envisage que l'aspect politique de la question, et voit dans l'attitude du clergé catholique un danger imminent qui menace, non-seulement la minorité protestante, mais même les droits civils et la liberté des catholiques.

D'abord, l'on pourrait lui citer le passé comme une garantie de l'avenir, puis, lui dire que les catholiques tiennent autant que lui aux droits civils qu'ils ont eu tant de misère à obtenir. On pourrait le prier de comparer un instant l'état social et civil de la minorité catholique dans Ontario avec celui de la minorité protestante de Québec ; minorité toujours traitée avec tant d'égards et de largesse. On pourrait lui demander s'il craint que nous ne devenions aussi intolérants que ses coreligionnaires du Nouveau-Brunswick. — Mais ce serait entrer trop tôt dans les détails.

Pour nous, catholiques, la position est bien simple, et clairement définie. Nous avons des bases solides pour nos convictions ; nos yeux ne sont pas bandés, et nous voyons le flambeau qui éclaire le monde. Sir Alexander paraît considérer la société civile comme une organisation dont le seul but est d'élire des députés au Parlement, et de poursuivre les arts, l'industrie et le commerce selon certaines règles façonnées de main d'homme. Nous lui recommandons une plus haute mission, celle d'aider à l'homme, de le forcer, en quelque sorte, à atteindre sa fin dernière. Toute loi doit tendre vers ce but. La loi humaine ne doit être qu'un reflet de la loi divine ; ses décrets doivent avoir pour objet d'arrêter le penchant naturel de l'homme vers le mal, de soutenir et d'encourager la pratique du bien. Comme l'éternité surpasse en durée le temps, l'ordre surnaturel l'emporte sur le domaine naturel, et les intérêts de l'homme dans la

vie présente sont subordonnés à la destinée qui l'attend dans les siècles sans fin.

Ainsi la société dont le but immédiat est de préparer l'homme pour la vie future, la société établie par Dieu même pour l'instruction et le gouvernement surnaturel de ses créatures, est nécessairement supérieure à toute organisation purement humaine.

Sir Alexander Galt est-il prêt à nier l'existence d'une société établie de Dieu ? Le Sauveur du monde n'a-t-il pas fondé une Eglise ? n'a-t-il pas confié une mission, une autorité aux apôtres ? Et si cette Eglise a existé, n'existe-t-elle pas encore ? Dieu aurait-il fait une œuvre vaine, imparfaite, périssable ? Qui oserait le dire ! Et cependant, il n'y a que l'Eglise catholique qui s'arroge ce titre, et fait remonter sa lignée, son origine à Jésus, le Dieu-Sauveur. Elle seule réclame l'enseignement exclusif des nations. Elle seule maintient l'unité de doctrine et menace d'anathèmes ceux qui, refusant d'accepter les vérités révélées dont elle est la dépositaire et l'interprète, préfèrent à ses enseignements leur propre jugement, tout obscurci par les passions.

Si donc il y a une Eglise, une société, un gouvernement divinement fondé, chargé de guider l'homme vers les sombres portails au-delà desquels brille le jour éternel, appartient-il à un laïque, à un homme entièrement ignorant de l'Eglise de Dieu, de venir lui poser des barrières ?

Sir Alexander Galt ferait mieux de s'en tenir à la finance, et de laisser le domaine spirituel à ceux qui en sont chargés par Dieu. Et s'il prétend que la question qu'il traite est du ressort de la politique, je réponds qu'elle est plutôt religieuse que politique, et que Sir Alexander n'a pas mission de définir où cesse le domaine spirituel.

Il serait trop long d'entrer en détail dans l'examen de son pamphlet, qui contient bien des absurdités. Quelques-unes cependant sautent tellement aux yeux, qu'elles méritent d'être citées.

Où a-t-il trouvé, par exemple, que depuis plusieurs années, même avant la publication du *Syllabus*, “on a cherché à placer le contrôle de l'éducation, élémentaire et supérieure, entre les mains du clergé ;” — et que “le clergé a réussi, pendant la dernière session, à obtenir la gestion entière des deniers publics votés pour l'éducation, quant aux catholiques ?” “L'influence, dit-il, déjà exercée par le clergé sur les consciences des paysans canadiens, simples et confiants, est assez grande ; que sera-t-elle donc, quand l'éducation des masses sera toute confiée aux mains du clergé ?”

Et qui donc a conduit l'éducation du peuple en Canada depuis deux siècles et demie si ce n'est le clergé ? Sir Alexander Galt ignore-t-il que le séminaire de Québec a célébré, il n'y a pas longtemps, son deuxième centenaire ?

L'éducation, la civilisation ont suivi sur ces parages, les apôtres de la foi chrétienne. Et depuis, le prêtre est demeuré l'instituteur de son peuple. Sir Alexander voit pourtant, dans les lois d'éducation passées depuis quelques années, des symptômes alarmants d'agression cléricale !

Il ignore ensuite l'existence du Bureau d'Education, composé de prêtres et de laïques.

Il est assez bon pour appliquer au prêtre de *jadis*, les épithètes de paisible, loyal,

modeste, intelligent, et nous apprend que “sa sphère est d'enseigner la piété et la morale à ses ouailles, dans cette vie, et de les soutenir à l'heure de la mort, avec la rassurante certitude (*comforting assurance*) du bonheur ci-après.” Est-ce de l'ironie ou de l'impunité ?

Il prétend surtout s'adresser aux catholiques, afin d'inviter leur co-opération avec les protestants, dans une résistance organisée aux agressions du clergé, et cependant, il dit qu'on “cherche en vain parmi ceux qui, depuis la confédération, ont administré les affaires publiques de Québec, cette indépendance d'esprit et d'action qui distinguaient nos chefs canadiens d'autrefois,” — et “qu'il sait que ni rouges ni bleus ne sont libres de la contrainte cléricale.” Alors, pourquoi donc tant battre l'air ?

Que Sir Alexander Galt se rassure. Il ne changera ni les convictions des catholiques ni la conduite de l'Eglise. Mais d'un autre côté, que lui et ses co-religionnaires se persuadent que le plus fervent désir des catholiques est de leur laisser pleine latitude, et de vivre avec eux dans les conditions les plus cordiales. Et que rien, pas même des attaques intempestives et sans cause, comme celles de Sir Alexander Galt, ne nous fera dévier de cette ligne de conduite qu'exigent également la politique et la charité.

G. E. D.

## REVUE EUROPEENNE

Lorsque Pierre Dupont a fait le refrain de sa chanson de *la Vigne* :

Bon Français, quand je vois mon verre  
Plein de son vin couleur de feu,  
Je songe en remerciant Dieu  
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

il a exprimé un raffinement d'égoïsme jaloux qui est malheureusement un peu trop dans notre nature. Jouir d'une chose surtout parce que nos voisins n'en ont point : cela se voit assez souvent. De même, se consoler de ce qui nous afflige parce que d'autres partagent notre sort, est une autre faiblesse humaine en quelque sorte plus excusable, et surtout plus commune.

Tout ce préambule, amis lecteurs, est uniquement pour vous demander s'il ne vous serait pas arrivé de vous réjouir en apprenant qu'il a neigé en France, en Espagne et en Italie, et que les épouvantables tempêtes qui nous ont affligé pendant l'affreux mois de mars qui vient de finir ont fait le tour du monde ?

C'est bien assez, ne vous semble-t-il pas, que nous soyons, dans l'état normal des choses, dans une des régions les plus froides et les plus maltraitées par la température, sans que ce redoublement de rigueur ait été pour nous seuls ? Eh bien, tout le monde en a été cette fois-ci, et il n'y aura point de jaloux. Les convois de chemins de fer ont été arrêtés par la neige en Angleterre comme en Canada ; et le public de l'Odéon, au sortir d'une des représentations des Danicheff dont nous avons parlé dans notre dernière revue, s'est vu assailli par une bourrasque sibérienne, ce dont il a été enchanté, car c'était de la couleur locale, et les éléments se mêlaient d'ajouter leur collaboration à celle de M. Alexandre Dumas. Le port de Liverpool a été pendant trois jours soumis à un blocus des plus rigoureux, et lorsque les tempêtes ont cessé, pas moins de quatre cents steamers et gros vaisseaux à voile sont sortis des bassins, s'en allant quatre à quatre,

comme les bourgeois de Chartres et ceux de Mont-le-Héry, dans le vieux Noël qui se chante encore en Canada.

Mais les Européens se vantent peut-être, et ce qu'ils ont pris pour un hiver canadien ou sibérien ne vaut peut-être point la peine qu'on en parle ? Il est bien certain, dans tous les cas, que nulle part ailleurs qu'à Québec on n'a pu contempler d'aussi belles montagnes de neige au milieu des rues ; artistement taillées par ceux qui étaient préposés à leur enlèvement, elles avaient l'air de murailles et de fortifications naturelles, beaucoup plus coûteuses, hélas ! à détruire qu'à édifier.

Si l'hiver a été rigoureux dans les grandes capitales de l'Europe, le surcroît de misère qui en est résulté a pu être facilement allégé par les millionnaires qu'elles possèdent, et qui, il faut leur rendre cette justice, font, en général, un assez bel emploi d'une partie au moins de leur superflu. Un journal français donnait, dernièrement, un état des plus grandes fortunes de l'Angleterre et les faisait constater avec la misère du peuple dans les grandes villes. Le duc de Westminster, lord Dudley, le marquis de Bute (le célèbre converti que M. Disraeli a voulu personnifier dans son roman de *Lothair*), le duc de Sutherland, le duc de Bedford, lord Derby, qui figurent en tête de cette liste, ont des revenus qui varient de douze à vingt-deux millions de francs. On comprend le pouvoir d'une aristocratie appuyée sur de pareilles fortunes, surtout lorsque ceux qui les possèdent ne s'en livrent qu'avec plus d'ardeur à l'étude et à la vie publique et intellectuelle sous ses diverses formes. C'est ce qu'on voit le plus souvent de nos jours.

La part que prennent aux choses publiques les membres de cette classe puissante est remarquable : en dehors des deux chambres du parlement, dans les banquets, dans toutes les démonstrations publiques, dans les colonnes des journaux, où ils signent leurs noms, dans les revues dont plusieurs d'entre eux sont les collaborateurs, ils interviennent à chaque instant dans les polémiques de toutes sortes, n'en redoutant aucunement l'ennui. C'est ainsi que dernièrement, lord St. Asaph publiait dans le *Tablet*, le principal organe des catholiques de l'Angleterre, une lettre dans laquelle il prenait la rédaction à partie pour ses articles au sujet de Don Carlos. Ce dernier est malheureusement arrivé à Folkestone au moment où l'on y célébrait l'inauguration d'une nouvelle jetée dans ce port, qui correspond à celui de Boulogne comme Douvres correspond à Calais. La municipalité de Boulogne était invitée à cette célébration, et toutes les sociétés maçonniques de Folkestone paraissent dans les rues. Cette foule était loin d'être sympathique au prétendant ; des sifflets et des huées contre lesquels protestèrent quelques *hurrahs* l'accueillirent sur le quai. A son arrivée à Londres, il y eut, assurément, pour le moins autant d'acclamations que de huées. La presse anglaise en général a flétri comme elle le méritait cette barbare manifestation. L'Angleterre est par excellence le pays de l'hospitalité ; elle accueille tous les vaincus, royalistes ou républicains, et de temps immémorial elle s'en est fait gloire.

Le *Tablet*, qui a toujours été peu favorable à la cause de Don Carlos, dans la même livraison où il blâmait la manifestation de Folkestone, réitérait l'expression de

son opinion sur la guerre civile d'Espagne : c'est ce qui a provoqué la lettre de lord St. Asaph. Il la termine en exprimant "le regret et l'étonnement qu'il éprouve de voir l'organe principal des catholiques anglais joindre sa voix au chorus révolutionnaire et anti-chrétien qui partout, de Bruxelles à Genève aussi bien qu'en Angleterre, s'élève pour célébrer ce que l'on considère à bon droit comme une nouvelle défaite pour la cause catholique." A quoi le *Tablet* réplique en substance qu'il ne voit là aucun triomphe pour les ennemis de l'Eglise ; que pour lui, comme le Saint-Siège a reconnu le roi Alphonse et négocié avec lui, il ne voit point que les catholiques soient obligés de se déclarer contre ce souverain. "Enfin, dit-il, nous devons repousser vivement l'erreur dans laquelle est tombée lord St. Asaph, en confondant notre attitude avec la jubilation de la presse révolutionnaire. Nous nous réjouissons pour de tout autres motifs. Nous nous réjouissons de ce que les forces catholiques en Espagne vont cesser d'être divisées, plus encore de ce que l'on voit la fin d'une lutte inutile, sanglante et fratricide. Nous ne pensons point non plus que l'on puisse nous méconnaître au point de croire que nous nous réjouissons d'un coup fatal porté à l'Eglise, quand nous nous joignons en esprit à *Te Deum* qui doit être chanté demain à la chapelle de St. Jacques, place d'Espagne, en reconnaissance de la fin de cette lutte et du retour de la paix dans ce pays."

Le gouvernement espagnol a fait acte de sagesse en accordant une amnistie pleine et entière aux Carlistes qui rentreront en Espagne dans un certain délai, à l'exception de certains fonctionnaires et des déserteurs de l'armée ; ces derniers devront aller servir le reste de leur temps en Afrique ou à Cuba.

Ces affaires d'Espagne acquièrent en ce moment une grande importance par le secours que la France a évidemment donné au gouvernement de Madrid. Etait-ce de sa part acte de bonne ou de mauvaise politique ? Jouera-t-elle de malheur avec Alphonse comme elle en a joué avec Victor-Emmanuel, et sa destinée sera-t-elle toujours de faire des ingrats ? Lord St. Asaph, que nous citons il y a un instant, n'a pas l'air à en douter.

L'histoire, dit-il, dira certainement que Don Carlos a été vaincu non point par Don Alphonse, mais par le maréchal MacMahon et son gouvernement ; elle dira aussi jusqu'à quel point la France aura raison de bénir les noms de ceux qui ont aidé à river autour de sa frontière des Pyrénées la chaîne de fer dont l'Allemagne l'a entourée, chaîne forgée par l'habileté militaire des Allemands, payée par l'or allemand et dont les chaînons épars ont été reliés entre eux par la diplomatie française.

Hélas ! l'or allemand a payé bien des choses, et en définitive il s'est joliment refait avec l'or français ! Il y eut un temps où l'on disait que la France était assez riche pour payer sa gloire ; cette fois, elle a été assez riche pour rembourser ses vainqueurs, pour payer sa défaite. Sans doute qu'il faut beaucoup en rabattre sur tout ce que l'on a dit des trahisons qui ont fait le succès de l'Allemagne ; mais il est cependant assez raisonnable de croire que quelques-uns des chefs de ces affreux communalards, qu'il s'agit aujourd'hui d'amnistier en masse, ont été soudoyés par l'étranger. Il faut que cette mesure soit bien imprudente pour que M. Edmond About, qu'on ne soupçonnera point de cléricisme, en ait dénoncé les redoutables effets. "Il serait fâcheux, dit-il, qu'une partie de la France républicaine se brouillât avec la république parce qu'elle n'y trouve pas d'entrée de jeu tout le contentement qu'elle en avait espéré. Nos adversaires politiques n'attendent que cette occasion pour faire main basse sur les deux camps et offrir vainqueurs et vaincus pêle-mêle à la monarchie ou l'empire."

Certes, ajoute-t-il, le cabinet pris en masse est moins avancé que la Chambre des députés ; mais il l'est autant que le Sénat, et plus vraisemblablement que le président de la république. Or, la constitution, qu'il faut aimer parfaite ou non, puisque sans elle nous ne serions pas en république, la constitution a organisé trois pouvoirs parallèles et solidaires. La Chambre n'est qu'un des trois.

Puis il termine en disant "que le devoir des républicains est de se montrer sages, très-sages, trop sages." Mais cette sagesse n'est que provisoire comme l'appui qu'il veut donner au ministre Dufaure-Ricard, "parce qu'après que celui-là aura fait tout son possible, nous (c'est-à-dire les hommes à idées avancées) serons en meilleure voie lorsqu'il cédera la place à un nouveau relais d'hommes d'état."

Voilà qui ne rassurera ni les conservateurs ni les libéraux véritablement modérés. L'adjonction du nom de M. Ricard à celui de M. Dufaure, dans la désignation du nouveau ministre, vient de l'importance qu'a prise le choix de ce ministre. M. Ricard avait échoué dans les élections tout comme M. Buffet, et tandis que le premier donnait sa démission, il était au moins singulier de voir entrer un de ses compagnons d'infortune dans le cabinet. On a paré à cet inconvénient en faisant élire le nouveau ministre de l'intérieur au Sénat à la place de M. de La Rochette. Pour avoir manqué son élection à la chambre des députés, M. Ricard a été fait sénateur inamovible : quelques conservateurs ont voté pour lui et lui ont assuré une majorité contre M. de Lesseps, que l'on avait fait candidat malgré lui, afin de profiter du prestige que la grande entreprise du canal de Suez lui a donné. Mais malgré cela, il sera extrêmement difficile au nouveau ministre de se maintenir entre les répugnances de la droite et les exigences de la gauche.

Nous avons dit, dans une revue précédente, un mot de l'ouverture des Chambres à Versailles, mais nous avons omis de parler d'une étrange cérémonie qui a précédé leur organisation définitive. Les présidents d'âge de chaque chambre, accompagnés des six plus jeunes membres, se sont rendus dans une salle où les attendait le bureau de l'ancienne Assemblée, qui les a reconnus et leur a transmis ses pouvoirs. Cette cérémonie, que l'on a appelée la *transmission*, a été ridiculisée à bon droit par plusieurs journaux, et *l'Univers* l'a appelée une *fantasmagorie politique*. Il semble, en effet, que les pouvoirs se transmettaient d'eux-mêmes. On a beaucoup remarqué certains personnages, et les journalistes, avec cet amour de la personnalité qui est une passion de notre siècle, se sont amusés à décrire la mine et les allures des principaux sénateurs et députés. MM. Thiers et Raspail sont ceux qui paraissent avoir attiré le plus d'attention. Un mot plaisant de ce dernier a fait le tour de la presse. En voyant les gendarmes qui faisaient la haie sur son passage : "Voilà, aurait-il dit, la première fois depuis longtemps que je les vois pour autre chose que pour me conduire en prison !" Le discours qu'il a prononcé comme président d'âge, avant l'élection définitive d'un président, a étonné par sa modération. "Merci, a-t-il dit en commençant, merci à mes quatre-vingt-deux ans qui m'ont seuls procuré ce grand honneur." Après MM. Thiers et Raspail, les deux hommes qui ont le plus attiré l'attention de la foule sont M. de Mun, le député légitimiste, élu contre l'abbé Cadoret, candidat bonapartiste, et un sénateur breton, qui a eu la fantaisie de se présenter avec le costume traditionnel de son pays. L'élection de M. de Mun a été depuis le sujet d'un débat important, dans lequel ce jeune député a obtenu un grand succès oratoire. Une enquête a été ordonnée sur l'intervention du clergé, et il y a cela de piquant que c'est contre un prêtre, et en faveur d'un ancien officier de cavalerie, qu'évêques et prêtres paraissent s'être prononcés. De plus, on fait valoir cet étrange et absurde grief que M. de Mun a été décoré par le Saint-Père à l'époque de sa candidature. L'abbé Cadoret est l'auteur d'une vie de Christophe Colomb et de quelques autres ouvrages ; il est assez mal vu par les principaux organes religieux, qui sont tous ou légitimistes ou orléanistes. Du reste, les combinaisons des partis offrent le plus singulier spectacle. C'est ainsi qu'à l'une des récentes élections de Paris, *l'Univers* était favorable à la candidature d'un bonapartiste contre un républicain de l'extrême-gauche, tandis

que le *Monde* recommandait l'abstention. Quelques extraits d'un très-remarquable article de M. Eugène Veillot, publié à cette occasion, pourront donner une idée du fractionnement qui existe en France dans le parti de la droite aussi bien que dans celui de la gauche :

S'il faut repousser absolument, sans tenir compte d'aucune garantie, tout conservateur et de plus tout catholique entaché d'impérialisme, il faut traiter de même tout candidat que l'Eglise doit redouter en raison de ses propres tendances ou de son parti.

Après avoir repoussés les impérialistes, nous repousserons encore les républicains puisqu'ils sont, pis encore, ennemis déclarés de nos droits, et que les plus modérés, ceux qui se déclarent chrétiens, comme l'important M. Casimir Périer, parlent déjà de frapper les universités catholiques.

Nous repousserons aussi les orléanistes et les parlementaires, leur système politique étant la négation du *Syllabus*. D'ailleurs, on ne peut oublier que le régime de juillet a fermé les maisons des Jésuites, refusé aux évêques le droit de se réunir, favorisé la franc-maçonnerie, encouragé la licence des théâtres et du roman-feuilleton, attenté aux droits du Pape, affaibli le pouvoir temporel, imposé aux familles chrétiennes un enseignement impie.

Donc, appliquant la déclaration du *Monde*, nous excluons l'orléaniste et le parlementaire—c'est tout un—comme l'impérialiste. Qu'ils soient catholiques ou ne le soient pas, qu'ils s'engagent ou qu'ils ne s'engagent pas, ils sont condamnés les uns et les autres en souvenir du régime déplorable qu'ils regrettent et voudraient ramener.

Cela simplifie la situation et nous évite l'embarras du choix ; l'orléaniste, le parlementaire et le républicain étant écartés, le légitimiste reste seul.

On avait jusqu'ici entendu les choses autrement. Pour être catholique avant tout, il faut sacrifier aux intérêts religieux l'esprit de parti et même, au besoin, ses préférences politiques. Le légitimiste, au risque de favoriser Louis-Philippe, votait pour l'orléaniste, qui, se séparant en ce point de son parti, s'engageait à réclamer la liberté de l'enseignement. C'est ainsi que l'on put constituer une force religieuse indépendante de tous les partis et les atteignant tous.

Les dernières élections du régime de juillet prouvent l'excellence de cette tactique. La révolution de 1848 lui fit porter ses fruits. Comment obtenir de tels résultats si l'action catholique avait relevé uniquement du parti légitimiste ? Le comte de Montalembert, don Guéranger, le Père Lacordaire, M. Lenormant, M. Thayer, M. l'abbé Dupanloup, lui-même et tant d'autres n'eussent pas à ce compte dirigé ou soutenu nos efforts.

Du reste, si le *Monde*, comme catholique, veut appliquer rigoureusement sa théorie, il lui sera parfois difficile de voter, même pour un légitimiste. La droite modérée qui, dans la dernière assemblée, avait ses préférences politiques, était fortement entachée comme le centre-droit, son allié, de libéralisme catholique.

Voilà nos choix bien limités. Il en résulterait divers inconvénients, notamment celui-ci : en beaucoup d'endroits, le candidat légitimiste, fût-il libéral ou parlementaire, n'a aucune chance ; en beaucoup d'autres, il ne peut pas même exister. Si nous ne pouvons pas parer à cette disette en acceptant le conservateur, l'honnête homme qui s'engage envers nous, l'action catholique est annulée, cette grande force disparaît, et les radicaux, qui nous dénoncent comme leurs plus redoutables adversaires, deviennent, grâce à notre effacement, maîtres absolus de la situation. Par crainte d'une restauration impériale, impossible dans l'état présent des choses, nous livrons presque sûrement, et très-vite, la France et l'Eglise à la commune légale.

Des hommes de parti, cédant à l'esprit de vengeance ou dans l'espoir coupable que le bien sortira du mal, peuvent braver ces périls et même y pousser. Les catholiques ont toujours suivi et doivent suivre encore une autre voie.

La publication de cet article n'a pas précédé de beaucoup la promulgation du programme ministériel, lequel n'a pu que confirmer M. Eugène Veillot dans l'opinion que les catholiques devraient s'organiser en dehors des partis. Ce programme, lu par M. Dufaure au sénat et par M. le duc de Cazes à la chambre des députés, contient, entre autres traits saillants, la promesse d'une modification à la nouvelle loi de l'éducation supérieure. On fera disparaître le juré-mixte, que l'on avait créé pour l'examen des élèves des nouvelles universités libres—en réalité des universités catholiques. La lecture du programme a provoqué les applaudissements de la gauche et du centre-gauche, surtout aux passages où l'on affirme l'établissement définitif d'une république constitutionnelle, et où l'on se prononce contre "ces aventures guerrières dans lesquelles les gouvernements engagent si souvent l'honneur et la fortune des nations." Cette dernière phrase était une tuile jetée assez imprudemment par la tête des bonapartistes, sur lesquels

le gouvernement sera bien forcé de s'appuyer quelquefois pour résister aux exigences de la gauche. Celle-ci a déjà demandé à grands cris la destitution des fonctionnaires hostiles à la république, destitution que fait pressentir une des phrases du message. Cette situation est particulièrement difficile pour M. Ricard, le nouveau ministre de l'intérieur. Destituer est tout simple lorsqu'on n'a point l'âme trop tendre, mais remplacer n'est pas aussi facile quand chacun des groupes de cette étrange mosaïque républicaine, avec laquelle le gouvernement aura à compter, poussera son candidat.

Le parti bonapartiste, grâce aux divisions des monarchistes et des républicains dont il a su habilement profiter, est sorti de la lutte électorale beaucoup plus fort que ses chefs n'auraient osé l'espérer. Il forme l'élément le plus nombreux et le plus compacte de la droite, et il a à sa tête des hommes de talent, rompus à toutes les intrigues et d'une rare audace. C'en est déjà une qui en vaut la peine que de relever, au milieu de ce malheureux pays, le drapeau vaincu à Sedan, que d'essayer de réhabiliter un régime qui s'est effondré d'une aussi triste manière, régime auquel la France était, hier encore, unanime à attribuer tous ses malheurs ! Mais on change si vite : aujourd'hui on est sincèrement républicain ; demain on sera avec autant de sincérité quelqu'autre chose !

Au moment où les partisans de l'empire relèvent la tête, un homme qui a joué un rôle très-important, le collaborateur de l'empereur pour les brochures qu'il faisait publier à l'époque de sa plus grande puissance, M. de la Guéronnière est mort à l'âge de 60 ans, et son nom aurait dû figurer en tête de la liste nécrologique par laquelle nous avons dû terminer notre dernière revue. Des portraits politiques forment avec ces brochures son bagage littéraire, auquel s'ajoute un ouvrage en deux volumes : *L'Europe et le droit public*, qu'il avait publié très-peu de temps avant sa mort. La plus retentissante de ses œuvres fut cette fameuse brochure : *le Pape et le Congrès*, qui eut une si déplorable influence sur les destinées de l'Italie, et, il faut le dire, aussi sur celles de la France.

Dans notre dernière revue, les typographes, sans doute pour nous punir d'avoir osé parler de *coquilles*, nous en ont donné une de première force en mettant M. Jules Simon au nombre des académiciens défunts, au lieu de Jules Janin. P. C.

Québec, 17 avril 1876.

#### NOS ABONNÉS QUI DEMÉNAGENT

sont priés de nous en avertir sans retard, et de nous faire connaître le numéro et la rue de leur nouvelle demeure, afin que nous puissions faire les changements dans nos livres, et qu'ils n'éprouvent pas le désavantage de perdre leurs numéros de *L'Opinion Publique*. Nous ne serons pas responsables des pertes de journaux causées par la négligence de la part de nos abonnés de satisfaire à la présente demande.

ENTREPÔT D'INSTRUMENTS AGRICOLES DE LARMONTH ET FILS, 33, RUE DU COLLÈGE, MONTRÉAL. — Parmi les nombreux établissements que nous avons visités la semaine dernière, se place au premier rang celui nommé ci-dessus. Cette maison a, depuis plus de 12 ans, l'agence pour la province de Québec, de la manufacture d'instruments aratoires de MM. Frost & Wood, de Smith's Falls, Ont., dont les faucheuses, moissonneuses, rateaux, et charrues sont favorablement connus depuis 16 ans par toute la Puissance. On trouvera chez MM. Larmont et fils, à l'adresse ci-dessus, un assortiment complet de ces machines. Leur charrue No. 5 à timon en fer battu et versoir en acier, qu'ils annoncent plus particulièrement dans notre feuille de ce jour, a maintenant subi une épreuve de quatre ans et est égale sinon supérieure à aucune charrue en fer, quoiqu'elle ne coûte que la moitié du prix. Un millier de ces charrues ont été fabriquées durant l'hiver, et les commandes s'annoncent déjà si nombreuses que pour les remplir toutes, il faudra en fabriquer encore 1,500 au moins avant l'automne. On peut se procurer la liste des prix et toutes les autres informations désirables en s'adressant au No. 33, rue du Collège, Montréal. Cette maison fait aussi un commerce considérable de laveuses, rinceuses, etc., fabriquées par MM. Morrison Frères & Cie., d'Hamilton.



Le temple d'Hercule (p. 185, col. III.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

LA BAIE DE VIGO

L'Atlantique! vaste étendue d'eau dont la superficie couvre vingt-cinq millions de milles carrés, longue de neuf mille milles sur une largeur moyenne de deux mille sept cents. Importante mer presque ignorée des anciens, sauf peut-être des Carthaginois, ces Hollandais de l'antiquité, qui, dans leurs pérégrinations commerciales, suivaient les côtes ouest de l'Europe et de l'Afrique! Océan dont les rivages aux sinuosités parallèles embrassent un périmètre immense, arrosé par les plus grands fleuves du monde, le Saint-Laurent, le Mississippi, l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, le Niger, le Sénégal, l'Elbe, la Loire, le Rhin, qui lui apportent les eaux des pays les plus civilisés et des contrées les plus sauvages! Magnifique plaine, incessamment sillonnée par les navires de toutes les nations, abritée sous tous les pavillons du monde, et que terminent ces deux pointes terribles, redoutées des navigateurs, le cap Horn et le cap des Tempêtes!

Le *Nautilus* en brisait les eaux sous le tranchant de son éperon, après avoir accompli près de dix mille lieues en trois mois et demi, parcours



De ces caisses s'échappaient des lingots (p. 196, col. II.)

supérieur à l'un des grands cercles de la terre. Où allions-nous maintenant, et que nous réservait l'avenir?

Le *Nautilus*, sorti du détroit de Gibraltar, avait pris le large. Il revint à la surface des flots, et nos promenades quotidiennes sur la plate-forme nous furent ainsi rendues.

J'y montai aussitôt accompagné de Ned Land et de Conseil. A une distance de douze milles apparaissait vaguement le cap Saint-Vincent, qui forme la pointe sud-ouest de la péninsule hispanique. Il ventait un assez fort coup de vent du sud. La mer était grosse, houleuse. Elle imprimait de violentes secousses de roulis au *Nautilus*. Il était presque impossible de se maintenir sur la plate-forme, que d'énormes paquets de mer battaient à chaque instant. Nous redescendîmes donc après avoir humé quelques bouffées d'air.

Je regagnai ma chambre. Conseil revint à sa cabine; mais le Canadien, l'air assez préoccupé, me suivit. Notre rapide passage à travers la Méditerranée ne lui avait pas permis de mettre ses projets à exécution, et il dissimulait peu son désappointement.

Lorsque la porte de ma chambre fut fermée, il s'assit et me regarda silencieusement.

"Ami Ned, lui dis-je, je vous comprends, mais vous n'avez rien à vous reprocher. Dans les conditions où naviguait le *Nautilus*, songer à le quitter eût été de la folie!"

Ned Land ne répondit rien. Ses lèvres serrées, ses sourcils froncés indiquaient chez lui la violente obsession d'une idée fixe.

"Voyons, repris-je, rien n'est désespéré encore. Nous remontons la côte du Portugal. Non loin sont la France, l'Angleterre, où nous trouverions facilement un refuge. Ah! si le *Nautilus*, sorti du détroit de Gibraltar, avait mis le cap au sud, s'il nous eût entraînés vers ces régions où les continents manquent, je partagerais vos inquiétudes. Mais, nous le savons maintenant, le capitaine Nemo ne fuit pas les mers civilisées, et dans quelques jours, je crois que vous pourrez agir avec quelque sécurité."

Ned Land me regarda plus fixement encore, et desserrant enfin les lèvres:

"C'est pour ce soir," dit-il.

Je me redressai subitement. J'étais, je l'avoue, peu préparé à cette communication. J'aurais voulu répondre au Canadien, mais les mots ne me vinrent pas.

"Nous étions convenus d'attendre une circonstance, reprit Ned Land. La circonstance, je la tiens. Ce soir, nous ne serons qu'à quelques milles de la côte espagnole. La nuit est sombre. Le vent souffle du large. J'ai votre parole, monsieur Aronax, et je compte sur vous."

Comme je me taisais toujours, le Canadien se leva, et se rapprochant de moi:

"Ce soir, à neuf heures, dit-il. J'ai prévenu Conseil. A ce moment-là, le capitaine Nemo sera enfermé dans sa chambre et probablement couché. Ni les mécaniciens ni les hommes de l'équipage ne peuvent nous voir. Conseil et moi, nous gagnerons l'escalier central. Vous, monsieur Aronax, vous resterez dans la bibliothèque à deux pas de nous, attendant mon signal. Les avirons, le mat et la voile sont dans le canot. Je suis même parvenu à y porter quelques provisions. Je me suis procuré une clef anglaise pour dévisser les écrous qui attachent le canot à la coque du *Nautilus*. Ainsi tout est prêt. A ce soir.

—La mer est mauvaise, dis-je.

—J'en conviens, répond le Canadien, mais il faut risquer cela. La liberté vaut qu'on la paye. D'ailleurs, l'embarcation est solide, et quelques milles avec un vent qui porte ne sont pas une affaire. Qui sait si demain nous ne serons pas à cent lieues au large? Que les circonstances nous favorisent et, entre dix et onze heures, nous serons débarqués sur quelque point de la terre ferme, ou morts. Donc, à la grâce de Dieu et à ce soir!"

Sur ce mot, le Canadien se retira, me laissant presque abasourdi. J'avais imaginé que, le cas échéant, j'aurais eu le temps de réfléchir, de discuter. Mon opiniâtre compagnon ne me le permettait pas. Que lui aurais-je dit, après tout? Ned Land avait cent fois raison. C'était presque une circonstance, il en profitait. Pouvais-je revenir sur ma parole et assumer cette responsabilité de compromettre dans un intérêt tout personnel l'avenir de mes compagnons? Demain, le capitaine Nemo ne pouvait-il pas nous entraîner au large de toutes terres?

En ce moment, un sifflement assez fort m'apprit que les réservoirs se remplissaient, et le *Nautilus* s'enfonça sous les flots de l'Atlantique.

Je demeurai dans ma chambre. Je voulais éviter le capitaine pour cacher à ses yeux l'émotion qui me dominait. Triste journée que je passai ainsi, entre le désir de rentrer en possession de mon libre arbitre et le regret d'abandonner ce merveilleux *Nautilus*, laissant inachevées mes études sous-marines! Quitter ainsi cet océan, "mon Atlantique," comme je me plaisais à le nommer, sans en avoir observé les dernières couches, sans lui avoir dérobé ces secrets que m'avaient révélés les mers des Indes et du Pacifique! Mon roman me tombait des mains dès le premier volume, mon rêve s'interrompait au plus beau moment! Quelles heures mauvaises s'écoulaient ainsi, tantôt me voyant en sûreté, à terre, avec mes compagnons, tantôt souhaitant, en dépit de ma raison, que quelque circonstance imprévue empêchât la réalisation des projets de Ned Land.

Deux fois je vins au salon. Je voulais consulter le compas. Je voulais voir si la direction du *Nautilus* nous rapprochait, en effet, ou nous



L'amiral incendia et saborda ses galions (p. 196, col. II.)

éloignait de la côte. Mais non. Le *Nautilus* se tenait toujours dans les eaux portugaises. Il pointait au nord en prolongeant les rivages de l'Océan.

Il fallait donc en prendre son parti et se préparer à fuir. Mon bagage n'était pas lourd. Mes notes, rien de plus.

Quant au capitaine Nemo, je me demandai ce qu'il penserait de notre évasion, quelles inquiétudes, quels torts peut-être elle lui causerait, et ce qu'il ferait dans le double cas où elle serait ou révélée ou manquée! Sans doute, je n'avais pas à me plaindre de lui, au contraire. Jamais hospitalité ne fut plus franche que la sienne. En le quittant, je ne pouvais être taxé d'ingratitude. Aucun serment ne nous liait à lui. C'était sur la force des choses seules qu'il comptait et non sur notre parole pour nous fixer à jamais auprès de lui. Mais cette prétention hautement avouée de nous retenir éternellement prisonniers à son bord justifiait toutes nos tentatives.

Je n'avais pas revu le capitaine depuis notre visite à l'île de Santorin. Le hasard devait-il me mettre en sa présence avant notre départ? Je le désirais et je le craignais tout à la fois. J'écoutai si je ne l'entendrais pas marcher dans sa chambre contiguë à la mienne. Aucun bruit ne parvint à mon oreille. Cette chambre devait être déserte.

Alors j'en vins à me demander si cet étrange personnage était à bord. Depuis cette nuit pendant laquelle le canot avait quitté le *Nautilus* pour un service mystérieux, mes idées s'étaient, en ce qui le concerne, légèrement modifiées. Je pensais, bien qu'il eût pu dire, que le capitaine Nemo devait avoir conservé avec la terre quelques relations d'une certaine espèce. Ne quittait-il jamais le *Nautilus*? Des semaines entières s'étaient souvent écoulées sans que je l'eusse rencontré. Que faisait-il



Là, sous mes yeux, apparaissait une ville détruite (p. 197, col. II.)

pendant ce temps, et alors que je le croyais en proie à des accès de misanthropie, n'accomplissait-il pas au loin quelque acte secret dont la nature m'échappait jusqu'ici ?

Toutes ces idées et mille autres m'assaillirent à la fois. Le champ des conjectures ne peut être qu'infini dans l'étrange situation où nous sommes. J'éprouvais un malaise insupportable. Cette journée d'attente me semblait éternelle. Les heures sonnaient trop lentement au gré de mon impatience.

Mon dîner me fut, comme toujours, servi dans ma chambre. Je mangiai mal, étant trop préoccupé. Je quittai la table à sept heures. Cent vingt minutes—je les comptais—me séparaient encore du moment où je devais rejoindre Ned Land. Mon agitation redoublait. Mon poulx battait avec violence. Je ne pouvais rester immobile. J'allais et venais, espérant calmer par le mouvement le trouble de mon esprit. L'idée de succomber dans notre téméraire entreprise était le moins pénible de mes soucis ; mais à la pensée de voir notre projet découvert avant d'avoir quitté le *Nautilus*, à la pensée d'être ramené devant le capitaine Nemo irrité, ou, ce qui eût été pis, contristé de mon abandon, mon cœur palpitait.

Je voulus revoir le salon une dernière fois. Je pris par les coursives, et j'arrivai dans ce musée où j'avais passé tant d'heures agréables et utiles. Je regardai toutes ces richesses, tous ces trésors, comme un homme à la veille d'un éternel exil et qui part pour ne plus revenir. Ces merveilles de la nature, ces chefs-d'œuvre de l'art, entre lesquels depuis tant de jours se concentraient ma vie, j'allais les abandonner pour jamais. J'aurais voulu plonger mes regards par la vitre du salon à travers les eaux de l'Atlantique ; mais les panneaux étaient hermétiquement fermés et un manteau de tôle me séparait de cet océan que je ne connaissais pas encore.

En parcourant ainsi le salon, j'arrivai près de la porte, ménagée dans le panneau coupé, qui s'ouvrait sur la chambre du capitaine. A mon grand étonnement, cette porte était entre-baillée. Je reculai involontairement. Si le capitaine Nemo était dans sa chambre, il pouvait me voir. Cependant, n'entendant aucun bruit, je m'approchai. La chambre était déserte. Je poussai la porte. Je fis quelques pas à l'intérieur. Tousjours le même aspect sévère, étonnant.

En cet instant, quelques eaux-fortes suspendues à la paroi et que je n'avais pas remarquées pendant ma première visite, frappèrent mes regards. C'étaient des portraits, des portraits de ces grands hommes historiques dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine, Kosciusko, le héros tombé au cri de *Vivis Polonia* ; Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne ; O'Connell, le défenseur de l'Irlande ; Washington, le fondateur de l'Union américaine ; Manin, le patriote italien ; Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo.

Quel lien existait-il entre ces âmes héroïques et l'âme du capitaine Nemo ? Pouvais-je enfin, de cette réunion de portraits, dégager le mystère de son existence ? Était-il le champion des peuples opprimés, le libérateur des races esclaves ? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques ou sociales de ce siècle ? Avait-il été l'un des héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse ?

Tout à coup l'horloge sonna huit heures. Le battement du premier coup de marteau sur le timbre m'arracha à mes rêves. Je tressaillis comme si un œil invisible eût pu plonger au plus secret de mes pensées, et je me précipitai hors de la chambre.

Là, mes regards s'arrêtèrent sur la boussole. Notre direction était toujours au nord. Le loch indiquait une vitesse modérée, le manomètre, une profondeur de soixante pieds environ. Les circonstances favorisaient donc les projets du Canadien.

Je regagnai ma chambre. Je me vêtis chaudement, bottes de mer, bonnet de loutre, casaque de byssus doublée de peau de phoque. J'étais prêt. J'attendis. Les frémissements de l'hélice troublaient seuls le silence profond qui régna à bord. J'écoutais, je tendais l'oreille. Quelque éclat de voix ne m'apprendrait-il pas, tout à coup, que Ned Land venait d'être surpris dans ses projets d'évasion ? Une inquiétude mortelle m'envahit. J'essayai vainement de reprendre mon sang-froid.

A neuf heures moins quelques minutes, je collai mon oreille près de la porte du capitaine. Nul bruit. Je quittai ma chambre, et je revins au salon qui était plongé dans une demi-obscurité, mais désert.

J'ouvris la porte communiquant avec la bibliothèque. Même clarté insuffisante, même solitude. J'allai me poster près de la porte qui donnait sur la cage de l'escalier central. J'attendis le signal de Ned Land.

En ce moment, les frémissements de l'hélice diminuèrent sensiblement, puis ils cessèrent tout à fait. Pourquoi ce changement dans les allures du *Nautilus* ? Cette halte favorisait-elle ou gênait-elle les desseins de Ned Land, je n'aurais pu le dire. Le silence n'était plus troublé que par les battements de mon cœur.

Soudain, un léger choc se fit sentir. Je compris que le *Nautilus* venait de s'arrêter sur le fond de l'océan. Mon inquiétude redoubla. Le signal du Canadien ne m'arrivait pas. J'avais envie de rejoindre Ned Land pour l'engager à remettre sa tentative. Je sentais que notre navigation ne se faisait plus dans les conditions ordinaires...

En ce moment, la porte du grand salon s'ouvrit, et le capitaine Nemo parut. Il m'aperçut, et, sans autre préambule :

— Ah ! Monsieur le professeur, dit-il d'un ton aimable, je vous cherchais. Savez-vous votre histoire d'Espagne ?

— On saurait à fond l'histoire de son propre pays que, dans les conditions où je me trouvais, l'esprit troublé, la tête perdue, on ne pourrait en citer un mot.

— Eh bien ! reprit le capitaine Nemo, vous avez entendu ma question ? Savez-vous l'histoire d'Espagne ?

— Très-mal, répondis-je.

— Voilà bien les savants, dit le capitaine, ils ne savent pas. Alors, asseyez-vous, ajouta-t-il, et je vais vous raconter un curieux épisode de cette histoire.

Le capitaine s'étendit sur un divan, et, machinalement, je pris place auprès de lui, dans la pénombre.

— Monsieur le professeur, me dit-il, écoutez-moi bien. Cette histoire vous intéressera par un certain côté, car elle répondra à une question que sans doute vous n'avez pu résoudre.

— Je vous écoute, capitaine, dis-je, ne sachant où mon interlocuteur voulait en venir, et me demandant si cet incident se rapportait à nos projets de fuite.

— Monsieur le professeur, reprit le capitaine Nemo, si vous le voulez bien, nous remonterons à 1702. Vous n'ignorez pas qu'à cette époque, votre roi Louis XIV, croyant qu'il suffisait d'un geste de potentat pour faire rentrer les Pyrénées sous terre, avait imposé le duc d'Anjou, son petit-fils, aux Espagnols. Ce prince, qui régna plus ou moins mal sous le nom de Philippe V, eut affaire, au dehors, à forte partie.

— En effet, l'année précédente, les maisons royales de Hollande, d'Autriche et d'Angleterre avaient conclu à la Haye un traité d'alliance, dans le but d'arracher la couronne d'Espagne à Philippe V, pour la placer sur la tête d'un archiduc, auquel elles donnèrent prématurément le nom de Charles III.

— L'Espagne dut résister à cette coalition. Mais elle était à peu près dépourvue de soldats et de marins. Cependant, l'argent ne lui manquait pas, à la condition toutefois que ses galions, chargés de l'or et de l'argent de l'Amérique, entrassent dans ses ports. Or, vers la fin de 1702, elle attendait un riche convoi que la France faisait escorter par une flotte de vingt-trois vaisseaux commandés par l'amiral de Château-Renaud, car les marines coalisées couraient alors l'Amérique.

— Ce convoi devait se rendre à Cadix, mais l'amiral, ayant appris que la flotte anglaise croissait dans ces parages, résolut de rallier un port de France.

— Les commandants espagnols du convoi protestèrent contre cette décision. Ils voulurent être conduits dans un port espagnol, et, à défaut de Cadix, dans la baie de Vigo, située sur la côte nord-ouest de l'Espagne, et qui n'était pas bloquée.

— L'amiral de Château-Renaud eut la faiblesse d'obéir à cette injonction, et les galions entrèrent dans la baie de Vigo.

— Malheureusement, cette baie forme une rade ouverte qui ne peut être aucunement défendue. Il fallait donc se hâter de décharger les galions avant l'arrivée des flottes coalisées, et le temps n'eût pas manqué à ce débarquement, si une misérable question de rivalité n'eût surgi tout à coup.

— Vous suivez bien l'enchaînement des faits ? me demanda le capitaine Nemo.

— Parfaitement, dis-je, ne sachant encore à quel propos m'était faite cette leçon d'histoire.

— Je continue. Voici ce qui se passa. Les commerçants de Cadix avaient un privilège d'après lequel ils devaient recevoir toutes les marchandises qui venaient des Indes occidentales. Or, débarquer les lingots des galions au port de Vigo, c'était aller contre leur droit. Ils se plaignirent donc à Madrid, et ils obtinrent du faible Philippe V que le convoi, sans procéder à son déchargement, resterait en séquestre dans la rade de Vigo jusqu'au moment où les flottes ennemies se seraient éloignées.

— Or, pendant que l'on prenait cette décision, le 22 octobre 1702, les vaisseaux anglais arrivèrent dans la baie de Vigo. L'amiral de Château-Renaud, malgré ses forces inférieures, se battit courageusement. Mais quand il vit que les richesses du convoi allaient tomber entre les mains des ennemis, il incendia et saborda les galions qui s'engloutirent avec leurs immenses trésors.

Le capitaine Nemo s'était arrêté. Je l'avoue, je ne voyais pas encore en quoi cette histoire pouvait m'intéresser.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien, monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo, nous sommes dans cette baie de Vigo, et il ne tient qu'à vous d'en pénétrer les mystères.

Le capitaine se leva et me pria de le suivre. J'avais eu le temps de me remettre. J'obéis. Le salon était obscur, mais à travers les vitres transparentes étincelaient les flots de la mer. Je regardai.

Autour du *Nautilus*, dans un rayon d'un demi-mille, les eaux apparaissaient imprégnées de lumière électrique. Le fond sableux était net et clair. Des hommes de l'équipage, revêtus de scaphandres, s'occupaient à débayer des tonneaux à demi pourris, des caisses éventrées, au milieu d'épaves encore noircies. De ces caisses, de ces barils, s'échappaient des lingots d'or et d'argent, des cascades de piastres et de bijoux. Le sable en était jonché. Puis, chargés de ce précieux butin, ces hommes revenaient au *Nautilus*, y déposaient leur fardeau et allaient

reprandre cette inépuisable pêche d'argent et d'or.

Je comprenais. C'était ici le théâtre de la bataille du 22 octobre 1702. Ici même avaient coulé les galions chargés pour le compte du gouvernement espagnol. Ici le capitaine Nemo venait encaisser, suivant ses besoins, les millions dont il lestait son *Nautilus*. C'était pour lui, pour lui seul que l'Amérique avait livré ses précieux métaux. Il était l'héritier direct et sans partage de ces trésors arrachés aux Incas et aux vaincus de Fernand Cortez !

— Saviez-vous, monsieur le professeur, me demanda-t-il en souriant, que la mer contenait tant de richesse ?

— Je savais, répondis-je, que l'on évalue à deux millions de tonnes l'argent qui est tenu en suspension dans ses eaux.

— Sans doute, mais pour extraire cet argent, les dépenses l'emporteraient sur le profit. Ici, au contraire, je n'ai qu'à ramasser ce que les hommes ont perdu, et non-seulement dans cette baie de Vigo, mais encore sur mille théâtres de naufrages dont ma carte sous-marine a noté la place. Comprenez-vous maintenant que je sois riche à milliards ?

— Je le comprends, capitaine. Permettez-moi, pourtant, de vous dire qu'en exploitant précisément cette baie de Vigo, vous n'avez fait que devancer les travaux d'une société rivale.

— Et laquelle ?

— Une société qui a reçu du gouvernement espagnol le privilège de rechercher les galions engloutis. Les actionnaires sont alléchés par l'appât d'un énorme bénéfice, car on évalue à cinq cents millions la valeur de ces richesses naufragées.

— Cinq cents millions ! me répondit le capitaine Nemo. Ils y étaient, mais ils n'y sont plus.

— En effet, dis-je. Aussi un bon avis à ces actionnaires serait-il acte de charité. Qui sait pourtant s'il serait bien reçu. Ce que les joueurs regrettent par dessus tout, d'ordinaire, c'est moins la perte de leur argent que celle de leurs belles espérances. Je les plains moins, après tout, que ces milliers de malheureux auxquels tant de richesses bien réparties eussent pu profiter, tandis qu'elles seront à jamais stériles pour eux !

Je n'avais pas plutôt exprimé ce regret que je sentis qu'il avait dû blesser le capitaine Nemo.

— Stériles ? répondit-il en s'animant. Croyez-vous donc, monsieur, que ces richesses soient perdues, alors que c'est moi qui les ramasse ? Est-ce pour moi, selon vous, que je me donne la peine de recueillir ces trésors ? Qui vous dit que je n'en fais pas un bon usage ? Croyez-vous que j'ignore qu'il existe des étres souffrants, des races opprimées sur cette terre, des misérables à soulager, des victimes à venger ? Ne comprenez-vous pas ?

Le capitaine Nemo s'arrêta sur ces dernières paroles, regrettant peut-être d'avoir trop parlé. Mais j'avais deviné. Quels que fussent les motifs qui l'avaient forcé à chercher l'indépendance sous les mers, avant tout il était resté un homme ! Son cœur palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux races asservies comme aux individus !

Et je compris alors à qui étaient destinés ces millions expédiés par le capitaine Nemo, lorsque le *Nautilus* naviguait dans les eaux de la Crète insurgée !

## CHAPITRE IX

### UN CONTINENT DISPARU

Le lendemain matin, 19 février, je vis entrer le Canadien dans ma chambre. J'attendais sa visite. Il avait l'air très-désappointé.

— Eh bien, monsieur ? me dit-il.

— Eh bien, Ned, le hasard s'est mis contre nous hier !

— Oui ! il a fallu que ce damné capitaine s'arrêtât précisément à l'heure où nous allions fuir son bateau.

— Oui, Ned, il avait affaire chez son banquier.

— Son banquier ?

— Ou plutôt sa maison de banque. J'entends par là cet océan où ses richesses sont plus en sûreté qu'elles ne le seraient dans les caisses d'un État.

Je racontai alors au Canadien les incidents de la veille, dans le secret espoir de le ramener à l'idée de ne point abandonner le capitaine ; mais mon récit n'eut d'autre résultat que le regret, énergiquement exprimé par Ned, de n'avoir pu faire pour son compte une promenade sur le champ de bataille de Vigo.

— Enfin, dit-il, tout n'est pas fini ! Ce n'est qu'un coup de harpon perdu ! Une autre fois nous réussirons, et dès ce soir s'il le faut...

— Quelle est la direction du *Nautilus* ? me demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit Ned.

— Eh bien ! à midi, nous verrons le point.

Le Canadien retourna près de Conseil. Dès que je fus habillé, je passai dans le salon. Le compas n'était pas rassurant. La route du *Nautilus* était sud-sud-ouest. Nous tournions le dos à l'Europe.

J'attendis avec une certaine impatience que le point fut reporté sur la carte. Vers onze heures et demie, les réservoirs se vidèrent, et notre appareil remonta à la surface de l'océan. Je m'élançai vers la plate-forme. Ned Land m'y avait précédé.

Plus de terres en vue. Rien que la mer immense. Quelques voiles à l'horizon, de celles sans doute qui vont chercher, jusqu'au cap San-Roque, les vents favorables pour doubler le cap

de Bonne-Espérance. Le temps était couvert. Un coup de vent se préparait.

Ned, rageant, essayait de percer l'horizon brumeux. Il espérait encore que, derrière tout ce brouillard, s'étendait cette terre si désirée.

A midi, le soleil se montra un instant. Le second profita de cette éclaircie pour prendre sa hauteur. Puis, la mer devenant plus houleuse, nous redescendimes, et le panneau fut refermé.

Une heure après, lorsque je consultai la carte, je vis que la position du *Nautilus* y était indiquée par 16° 17' de longitude et 33° 22' de latitude, à cent cinquante lieues de la côte la plus rapprochée. Il n'y avait pas moyen de songer à fuir, et je laisse à penser quelles furent les colères du Canadien, quand je lui fis connaître notre situation.

Pour mon compte, je ne me désolai pas outre mesure. Je me sentis comme soulagé du poids qui m'oppressait, et je pus reprendre avec une sorte de calme relatif mes travaux habituels.

Le soir, vers onze heures, je reçus la visite très-inattendue du capitaine Nemo. Il me demanda fort gracieusement si je me sentais fatigué d'avoir veillé la nuit précédente. Je répondis négativement.

— Alors, monsieur Aronnax, je vous propose une curieuse excursion.

— Proposez, capitaine.

— Vous n'avez encore visité les fonds sous-marins que le jour et sous la clarté du soleil. Vous conviendrait-il de les voir par une nuit obscure ?

— Très-volontiers.

— Cette promenade sera fatigante, je vous en prévius. Il faudra marcher longtemps et graver une montagne. Les chemins ne sont pas très-bien entretenus.

— Ce que vous me dites là, capitaine, redouble ma curiosité. Je suis prêt à vous suivre.

— Venez donc, monsieur le professeur, nous allons revêtir nos scaphandres.

Arrivé au vestiaire, je vis que ni mes compagnons ni aucun homme de l'équipage ne devait nous suivre pendant cette excursion. Le capitaine Nemo ne m'avait pas même proposé d'emmener Ned ou Conseil.

En quelques instants, nous eûmes revêtu nos appareils. On plaça sur notre dos les réservoirs abondamment chargés d'air, mais les lampes électriques n'étaient pas préparées. Je le fis observer au capitaine.

— Elles nous seraient inutiles, répondit-il.

Je crus avoir mal entendu, mais je ne pus réitérer mon observation, car la tête du capitaine avait déjà disparu dans son enveloppe métallique. J'achevai de me harnacher, je sentis qu'on me plaçait dans la main un bâton ferré, et quelques minutes plus tard, après la manœuvre habituelle, nous prenions pied sur le fond de l'Atlantique, à une profondeur de trois cents mètres.

Minuit approchait. Les eaux étaient profondément obscures, mais le capitaine Nemo me montra dans le lointain un point rougeâtre, une sorte de large leur, qui brillait à deux milles du *Nautilus*. Ce qu'était ce feu, quelles matières l'alimentaient, pourquoi et comment il se reactivait dans la masse liquide, je n'aurais pu le dire. En tout cas, il nous éclairait, vaguement il est vrai, mais je m'accoutumai bientôt à ces ténébres particulières, et je compris, dans cette circonstance, l'inutilité des appareils Rumhkorff.

Le capitaine Nemo et moi, nous marchions l'un près de l'autre, directement sur le feu signalé. Le sol plat montait insensiblement. Nous faisions de larges enjambées, nous aidant du bâton ; mais notre marche était lente, en somme, car nos pieds s'enfonçaient souvent dans une sorte de vase pétrie avec des algues et semée de pierres plates.

Tout en avançant, j'entendais une sorte de grésillement au-dessus de ma tête. Ce bruit redoublait parfois et produisait comme un pétilllement continu. J'en compris bientôt la cause. C'était la pluie qui tombait violemment en crépitant à la surface des flots. Instinctivement, la pensée me vint que j'allais être trempé ! Par l'eau, au milieu de l'eau ! Je ne pus m'empêcher de rire à cette idée baroque. Mais pour tout dire, sous l'épais habit du scaphandre, on ne sent plus le liquide élément, et l'on se croit au milieu d'une atmosphère un peu plus dense que l'atmosphère terrestre, voilà tout.

Après une demi-heure de marche, le sol devint rocaillieux. Les méduses, les crustacés microscopiques, les pennatules l'éclairaient légèrement de leurs phosphorescentes. J'entrevois des monceaux de pierres que couvraient quelques millions de zoophytes et des fouillis d'algues. Le pied me glissait souvent sur ces visqueux tapis de varech, et sans mon bâton ferré, je serais tombé plus d'une fois. En me retournant, je voyais toujours le fanal blanchâtre du *Nautilus* qui commençait à pâlir dans l'éloignement.

Ces amoncellements pierreux dont je viens de parler étaient disposés sur le fond océanique suivant une certaine régularité que je ne m'expliquais pas. J'apercevais de gigantesques sillons qui se perdaient dans l'obscurité lointaine et dont la longueur échappait à toute évaluation. D'autres particularités se présentaient aussi, que je ne savais admettre. Il me semblait que mes lourdes semelles de plomb éraient une litière d'ossements qui craquaient avec un bruit sec. Qu'était donc cette vaste plaine que je parcourais ainsi ? J'aurais voulu interroger le capitaine, mais son langage par signes, qui lui permettait de causer avec ses compagnons, lorsqu'ils le suivaient dans ses excursions sous-marines, était encore incompréhensible pour moi.

Cependant, la clarté rougeâtre qui nous guidait s'accroissait et enflammait l'horizon. La présence de ce foyer sous les eaux m'intriguait au plus haut degré. Était-ce quelque effluence électrique qui se manifestait ? Allais-je vers un phénomène naturel encore inconnu des savants de la terre ? Ou même — car cette pensée traversa mon cerveau — la main de l'homme intervenait-elle dans cet embrasement ? Soufflait-elle cet incendie ? Devais-je rencontrer, sous ces couches profondes, des compagnons, des amis du capitaine Nemo, vivant comme lui de cette existence étrange, et auxquels il allait rendre visite ? Trouverais-je là-bas tout une colonie d'exilés, qui, las des misères de la terre, avaient cherché et trouvé l'indépendance au plus profond de l'Océan ? Toutes ces idées folles, inadmissibles, me poursuivaient, et, dans cette disposition d'esprit, surexcité sans cesse par la série de merveilles qui passaient sous mes yeux, je n'aurais pas été surpris de rencontrer, au fond de cette mer, une de ces villes sous-marines que rêvait le capitaine Nemo !

Notre route s'éclaircit de plus en plus. La leur blanchissante rayonnait au sommet d'une montagne haute de huit cents pieds environ. Mais ce que j'apercevais n'était qu'une simple réverbération développée par le cristal des couches d'eau. Le foyer, source de cette inexplicable clarté, occupait le versant opposé de la montagne.

Au milieu des dédales pierreux qui sillonnaient le fond de l'Atlantique, le capitaine Nemo s'avancait sans hésitation. Il connaissait cette sombre route. Il l'avait souvent parcourue, sans doute, et ne pouvait s'y perdre. Je le suivais avec une confiance inébranlable. Il m'apparaissait comme un des génies de la mer, et quand il marchait devant moi, j'admira sa haute stature qui se découpait en noir sur le fond lumineux de l'horizon.

Il était une heure du matin. Nous étions arrivés aux premières rampes de la montagne. Mais pour les aborder, il fallut s'aventurer par les sentiers difficiles d'un vaste taillis.

Où ! un taillis d'arbres morts, sans feuilles, sans sève, arbres minéralisés sous l'action des eaux, et que dominaient çà et là des pins gigantesques. C'était comme une houillère encore debout, tenant par ses racines au sol effondré, et dont la ramure, à la manière des fines découpures de papier noir, se dessinait nettement sur le plafond des eaux. Que l'on se figure une forêt du Hartz, accrochée aux flancs d'une montagne, mais une forêt engloutie. Les entiers étaient enroulés d'algues et de fucus, entre lesquels grouillait un monde de crustacés. J'allais, gravissant les rocs, enjambant les troncs étendus, brisant les lianes de mer qui se balançaient d'un arbre à l'autre, éfarouchant les poissons qui volaient de branche en branche. Entraîné, je ne sentais plus la fatigue. Je suivais mon guide qui ne se fatiguait pas.

Quel spectacle ! Comment le rendre ? Comment peindre l'aspect de ces bois et de ces rochers dans ce milieu liquide, leurs dessous sombres et farouches, leurs dessus colorés de tons rouges sous cette clarté que doublait la puissance réverbérante des eaux ? Nous gravissions des rocs qui s'éboulaient ensuite par pans énormes avec un sordid grondement d'avalanche. A droite, à gauche, se creusaient de ténébreuses galeries où se perdait le regard. Ici s'ouvraient de vastes clairières, que la main de l'homme semblait avoir dégagées, et je me demandais parfois si quelque habitant de ces régions sous-marines n'allait pas tout à coup m'apparaître.

Mais le capitaine Nemo montait toujours. Je ne voulais pas rester en arrière. Je le suivais hardiment. Mon bâton me prêtait un utile secours. Un faux pas eût été dangereux sur ces étroites passes évidées aux flancs des gouffres ; mais j'y marchais d'un pied ferme et sans ressentir l'ivresse du vertige. Tantôt je sautais une crevasse dont la profondeur m'eût fait reculer au milieu des glaciers de la terre ; tantôt je m'aventurais sur le tronc vacillant des arbres jetés d'un abîme à l'autre, sans regarder sous mes pieds, n'ayant des yeux que pour admirer les sites sauvages de cette région. Là, des rocs monumentaux, penchant sur leurs bases irrégulièrement découpées, semblaient défier les lois de l'équilibre. Entre leurs genoux de pierre, des arbres poussaient comme un jet sous une pression formidable, et soutenaient ceux qui les soutenaient eux-mêmes. Puis, des tours naturelles, de larges pans taillés à pic comme des courtines, s'inclinaient sous un angle que les lois de la gravitation n'eussent pas autorisé à la surface des régions terrestres.

Et moi-même ne sentais-je pas cette différence due à la puissante densité de l'eau, quand, malgré mes lourds vêtements, ma tête de cuivre, mes semelles de métal, je m'élevais sur des pentes d'une impraticable raideur, les franchissant pour ainsi dire avec la légèreté d'un isard ou d'un chamois !

Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable. Je suis l'historien de choses en apparence impossibles qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti !

Deux heures après avoir quitté le *Nautilus*, nous avions franchi la ligne des arbres, et à cent pieds au-dessus de nos têtes se dressait le pic de la montagne, dont la projection faisait ombre sur l'éclatante irradiation du versant opposé. Quelques arbrisseaux pétrifiés couraient çà et là en zigzags grimaçants. Les poissons se levaient en masse sous nos pas comme des oiseaux surpris dans les hautes herbes. La masse rocheuse était creusée d'impenetrables anfractuosités, de grottes profondes, d'insondables trous, au fond desquels j'entendais remuer des

choses formidables. Le sang me reflua jusqu'au cœur, quand j'apercevais une antenne énorme qui me barrait la route, ou quelque pince effrayante se refermant avec bruit dans l'ombre des cavités ! Des milliers de points lumineux brillaient au milieu des ténèbres. C'étaient les yeux de crustacés gigantesques, tapis dans leur tanière, des homards géants se redressant comme des hallebardiers et remuant leurs pattes avec un cliquetis de ferraille, des crabes titanesques, braqués comme des canons sur leurs affûts, et des poulpes effroyables entrelaçant leurs tentacules comme une broussaille vivante de serpents.

Quel était ce monde exorbitant que je ne connaissais pas encore ? A quel ordre appartenaient ces articulés auxquels le roc formait comme une seconde carapace ? Où la nature avait-elle trouvé le secret de leur existence végétative, et depuis combien de siècles vivaient-ils ainsi dans les dernières couches de l'Océan ?

Mais je ne pouvais m'arrêter. Le capitaine Nemo, familiarisé avec ces terribles animaux, n'y prenait plus garde. Nous étions arrivés à un premier plateau, où d'autres surprises m'attendaient encore. Là se dessinaient des pittoresques ruines, qui trahissaient la main de l'homme, et non plus celle du Créateur. C'étaient de vastes amoncellements de pierres où l'on distinguait de vagues formes de châteaux, de temples, revêtus d'un monde de zoophytes en fleurs, et auxquels, au lieu de lierre, les algues et les fucus faisaient un épais manteau végétal.

Mais qu'était donc cette portion du globe engloutie par les cataclysmes ? Qui avait disposé ces roches et ces pierres comme des dolmens des temps anté-historiques ? Où étais-je, où m'avait entraîné la fantaisie du capitaine Nemo ?

J'aurais voulu l'interroger. Ne le pouvant, je l'arrêtai. Je saisis son bras. Mais lui, secouant la tête, et me montrant le dernier sommet de la montagne, sembla me dire :

« Viens ! viens encore ! viens toujours ! »

Je le suivis dans un dernier élan, et en quelques minutes, j'eus gravi le pic qui dominait d'une dizaine de mètres toute cette masse rocheuse.

Je regardai ce côté que nous venions de franchir. La montagne ne s'élevait que de sept à huit cents pieds au-dessus de la plaine ; mais de son versant opposé, elle dominait d'une hauteur double le fond en contre-bas de cette portion de l'Atlantique. Mes regards s'étendaient : u loin et embrassaient un vaste espace éclairé par une fulguration violente. En effet, c'était un volcan que cette montagne. A cinquante pieds au-dessous du pic, au milieu d'une pluie de pierres et de scories, un large cratère vomissait des torrents de lave, qui se dispersaient en cascade de feu au sein de la masse liquide. Ainsi posé, ce volcan, comme un immense flambeau, éclairait la plaine inférieure jusqu'aux dernières limites de l'horizon.

J'ai dit que le cratère sous-marin rejetait des laves, mais non des flammes. Il faut aux flammes l'oxygène de l'air, et elles ne sauraient se développer sous les eaux ; mais des coulées de lave, qui ont en elles le principe de leur incandescence, peuvent se porter au rouge blanc, lutter victorieusement contre l'élément liquide et se vaporiser à son contact. De rapides courants entraînaient tous ces gaz en diffusion, et les torrents laviques glissaient jusqu'au bas de la montagne, comme les déjections du Vésuve sur un autre Torre del Greco.

En effet, là, sous mes yeux, ruinée, abîmée, jetée bas, apparaissait une ville détruite, ses toits effondrés, ses temples abattus, ses arcs disloqués, ses colonnes gisant à terre, où l'on sentait encore les solides proportions d'une sorte d'architecture toscane ; plus loin, quelques restes d'un gigantesque aqueduc ; ici l'exhaussement empâté d'un acropole, avec les formes flottantes d'un Parthénon ; là, des vestiges de quai, comme si quelque antique port eût abrité jadis, sur les bords d'un océan disparu, les vaisseaux marchands et les trirèmes de guerre ; plus loin encore, de longues lignes de murailles écroulées, de larges rues désertes, toute une Pompéi enfouie sous les eaux, que le capitaine Nemo ressuscitait à mes regards !

Où étais-je ? Où étais-je ? Je voulais le savoir à tout prix, je voulais parler, je voulais arracher la sphère de cuivre qui emprisonnait ma tête.

Mais le capitaine Nemo vint à moi et m'arrêta d'un geste. Puis, ramassant un morceau de pierre crayeuse, il s'avança vers un roc de basalte noire et traça ce seul mot :

#### ATLANTIDE.

Quel éclair traversa mon esprit ! L'Atlantide ! L'Atlantide, l'ancienne Mériopide de Théopompe, l'Atlantide de Platon, ce continent nié par Origène, Porphyre, Jamblique, D'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui mettaient sa disparition au compte des récits légendaires, admis par Possidonius, Plin, Ammien-Marcellin, Tertullien, Engel, Sherer, Tournefort, Buffon, d'Averzac, que j'avais là sous les yeux, portant encore les irrécusables témoignages de sa catastrophe ! C'était donc cette région engloutie qui existait en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Libye, au-delà des colonnes d'Hercule, où vivait ce peuple puissant des Atlantes, contre lequel se firent les premières guerres de l'ancienne Grèce !

L'historien qui a consigné dans ses écrits les hauts faits de ces temps héroïques, c'est Platon lui-même. Son dialogue de Time et de Critias a été, pour ainsi dire, tracé sous l'inspiration de Solon, poète et législateur.

Un jour, Solon s'entretenait avec quelques sages vieillards de Sais, ville déjà vieille de

huit cents ans, ainsi que le témoignaient ses annales gravées sur le mur sacré de ses temples. L'un de ces vieillards raconta l'histoire d'une autre ville plus ancienne de mille ans. Cette première cité athénienne, âgée de neuf cents siècles, avait été envahie et en partie détruite par les Atlantes. Ces Atlantes, disait-il, occupaient un continent immense plus grand que l'Afrique et l'Asie réunies, qui couvrait une surface comprise du douzième degré de latitude au quarantième degré nord. Leur domination s'étendait même à l'Égypte. Ils voulurent l'imposer jusqu'en Grèce, mais ils durent se retirer devant l'indomptable résistance des Hellènes. Des siècles s'écoulèrent. Un cataclysme se produisit, inondations, tremblements de terre. Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement de cette Atlantide, dont les plus hauts sommets, Madère, les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert, émergent encore.

Tels étaient ces souvenirs historiques que l'inscription du capitaine Nemo faisait palpiter dans mon esprit. Ainsi donc, conduit par la plus étrange destinée, je foulais du pied l'une des montagnes de ce continent ! Je touchais de la main ces ruines mille fois séculaires et contemporaines des époques géologiques ! Je marchais là même où avaient marché les contemporains du premier homme ! J'écrasais sous mes lourdes semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux, que ces arbres, maintenant minéralisés, couvraient autrefois de leur ombre !

Ah ! pourquoi le temps me manquait-il ! J'aurais voulu descendre les pentes abruptes de cette montagne, parcourir en entier ce continent immense qui, sans doute, reliait l'Afrique à l'Amérique, et visiter ces grandes cités antédiluviennes. Là, peut-être, sous mes regards, s'étendaient Makhimos, la guerrière, Eusebes, la pieuse, dont les gigantesques habitants vivaient des siècles entiers, et auxquels la force ne manquait pas pour entasser ces blocs qui résistaient encore à l'action des eaux. Un jour peut-être, quelque phénomène éruptif les ramènera à la surface des flots, ces ruines englouties ! On a signalé de nombreux volcans sous-marins dans cette portion de l'Océan, et bien des navires ont senti des secousses extraordinaires en passant sur ces fonds tourmentés. Les uns ont entendu des bruits sourds qui annonçaient la lutte profonde des éléments ; les autres ont recueilli des cendres volcaniques projetées hors de la mer. Tout ce sol jusqu'à l'Équateur est encore travaillé par les forces plutoniennes. Et qui sait si, dans une époque éloignée, accrus par les déjections volcaniques et par les couches successives de laves, des sommets de montagnes ignivomes n'apparaîtront pas à la surface de l'Atlantique !

Pendant que je rêvais ainsi, tandis que je cherchais à fixer dans mon souvenir tous les détails de ce paysage grandiose, le capitaine Nemo, accoudé sur une stèle mousseuse, demeurait immobile et comme pétrifié dans une muette extase. Songeait-il à ces générations disparues et leur demandait-il le secret de la destinée humaine ? Était-ce à cette place que cet homme étrange venait se retremper dans les souvenirs de l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne ? Que n'aurais-je donné pour connaître ses pensées, pour les partager, pour les comprendre !

Nous restâmes à cette place pendant une heure entière, contemplant la vaste plaine sous l'éclat des laves qui prenaient parfois une intensité surprenante. Les bouillonnements intérieurs faisaient courir de rapides frissonnements sur l'écorce de la montagne. Des bruits profonds, nettement transmis par ce milieu liquide, se répétaient avec une majestueuse ampleur.

En ce moment, la lune apparut un instant à travers la masse des eaux et jeta quelques pâles rayons sur le continent englouti. Ce ne fut qu'une lueur, mais d'une indescriptible effet. Le capitaine se leva, jeta un dernier regard à cette immense plaine ; puis, de la main, il me fit signe de le suivre.

Nous descendîmes rapidement la montagne. La forêt minérale une fois dépassée, j'aperçus le fanal du *Nautilus* qui brillait comme une étoile. Le capitaine marcha droit à lui, et nous étions rentrés à bord au moment où les premières teintes de l'aube blanchissaient la surface de l'Océan.

(A continuer)

#### NOS GRAVURES

##### L'usine à savon des MM. Barsalou.

— Cet édifice se trouve au coin des rues Ste. Catherine et Durham, et mesure 152 pieds de front sur 35 de largeur. C'est une bâtisse en briques à quatre étages, solidement construite, et qui est parfaitement adaptée aux besoins de la manufacture de savon. Le terrain et la bâtisse ont coûté \$30,000. C'est ici que MM. Barsalou, dont le père est un de nos citoyens les plus anciens et les plus estimés, ont mis en opération, sur une très-grande échelle, la manufacture de cet article de commerce si important, le savon. Ces messieurs possèdent une patente qui rend cette manufacture bien plus facile, tout en améliorant la qualité du produit. De nouveaux ingrédients y sont introduits,

que les méthodes ordinaires ne parviennent pas à incorporer avec les matières grasses et les alcalis qui font la base du savon. Ce mélange s'opère complètement au moyen d'un agitateur qui tourne continuellement dans le cylindre de cuisson pendant que les matières s'y trouvent en ébullition. Le composé qui en sort est homogène, et libre de nœuds et de grains. L'opération, par ce moyen, ne dure qu'une heure et demie, tandis que par l'ancienne méthode, le savon ne se fait qu'au bout d'une semaine. Par un moyen atmosphérique, le savon liquide est transporté du cylindre dans d'immenses cuves à l'étage supérieur, d'où il coule dans un raffineur, et de là dans de grandes casseroles, où il se solidifie à l'air. Là, on le coupe, d'abord en grands carrés, puis en tablettes, enfin en blocs d'une livre, qui sont ensuite moulés et estampés à la main. Ce dernier ouvrage se fera plus tard à la vapeur. La plupart des opérations sont faites dans des machines spéciales et patentées, qui sont la propriété exclusive des MM. Barsalou. La production est limitée maintenant à 40 boîtes de 60 livres chaque par jour, mais peut être augmentée par l'addition de nouveaux cylindres.

La manufacture est entièrement libre de toute mauvaise odeur, l'air qu'on y respire est parfaitement pur, et la propreté des salles est réjouissante à voir. En y entrant, vous rencontrez un jeune homme à l'œil bleu, au teint roux, à la démarche hardie, c'est M. Charles Barsalou. Il vous expliquera les procédés. Son frère Hector, c'est un autre jeune homme, en blouse brune, travaillant comme un ouvrier. C'est que ces jeunes gens veulent réussir, et que le moyen d'y parvenir, c'est de connaître d'abord par soi-même, et à fond, la besogne que l'on doit conduire. Non-seulement les frères Barsalou voient eux-mêmes à tous les détails, mais il ne craignent pas d'y mettre la main, ni de palper le savon qu'ils fabriquent. Ils ont, dans la personne de M. E. Swallow, leur contre-maître, un fabricant de savon qui leur apporte une expérience mûre et une assistance intelligente et dévouée.

Les savons que la fabrique a produits jusqu'à présent sont le "Steam Refined," "Domestic," et "White Olive," tous trois excellents savons de famille, et convenables non-seulement pour le lessivage, mais aussi pour les usages personnels.

Cet été, les MM. Barsalou ont l'intention de faire des savons de toilette, fins et parfumés à l'égal de ceux de Colgate et de Lubin. Nous espérons que cette jeune maison sera encouragée par nos compatriotes, et que les commandes leur pleuvront de toutes parts. G. E. D.

**La fête du Grand-Père.**—Notre gravure d'aujourd'hui est certainement un des plus beaux morceaux de dessin et de gravure qui se soient produits dans un journal illustré. Le sujet est heureusement choisi et savamment combiné, l'exécution en est délicate et vigoureuse à la fois. L'espace nous manque pour en faire une description détaillée ; d'ailleurs, c'est une scène qui parle au cœur, et que tous nos lecteurs comprendront à première vue. G. E. D.

##### L'éléphant du Prince de Galles attaqué par un tigre.

— Cette gravure représente un incident de la visite du Prince de Galles aux Indes. Pendant la chasse au tigre qu'il fit à dos d'éléphant, dans le Nepaul, tout à coup, du milieu des hautes arbres, un tigre énorme s'élança, et d'un bond s'est cramponné au flanc de la monture du prince. De là, il eût bientôt grimpé sur la cage et renversé Son Altesse Royale, mais le prince, avec un sang-froid admirable, visa tranquillement l'animal ; quand la fumée du coup de carabine fut dissipée, l'on vit le tigre gisant mort aux pieds de l'éléphant. Le premier jour, le prince fit une chasse magnifique, abattant six ou sept tigres lui-même. G. E. D.

Les hommes sont comme les enfants ; ils se croient d'autant plus heureux qu'ils ont moins de devoirs à remplir.



HIER ET AUJOURD'HUI

C'était hier. Dans le feuillage, L'oiseau voletait en chantant, Et, sur le sable du rivage, Le flot murmurait doucement.

Je les conduisais par la main ; Ils me demandaient bien des choses, Dans leur cher babil enfantin, Sur les effets et sur les causes.

Nous entrions dans la prairie Ou les parfums suivaient nos pas, Et sur cette plaine fleurie, Je jouissais de leurs ébats.

Hélas ! ils sont loin, maintenant ; Je suis là, seul, à les attendre, Et l'homme a remplacé l'enfant : Je n'ai plus rien à leur apprendre.

Nous avions si longtemps ensemble Parcouru les mêmes sentiers, La main dans la main, qu'il me semble Dur de nous trouver étrangers.

N. LEGENDRE.

LA CHASSE AU CARIBOU

Qu'est-ce que le caribou ? — Les raquettes naturelles. — Il se rapproche de l'Allemand. — Le caribou des bois et celui de la Terre-Maudite.

Les renseignements qui suivent me sont fournis par un Français de mes amis, chasseur enragé, qui s'est adjoint un de ses compatriotes pour faire une guerre à mort aux infortunés cariboux du comté de Montmorency.

Je le livre indiscrètement aux amateurs de chasse qui ont le bon goût de lire L'Opinion Publique.

\* \*

Vous me demandez, mon cher Esculape, quelques renseignements sur le caribou et sur la manière de le chasser.

Je veux bien vous satisfaire, d'autant plus que j'éprouve toujours un véritable contentement à parler de ce gentil animal.

Avant tout, qu'est-ce que le caribou ? Les jeunes gens vous diront : c'est un cerf ; la partie virile, plus sérieuse et plus rassise, vous répondra : c'est un animal qui porte bois, et vous et moi n'en serons pas plus avancés.

Constatez mon ignorance et adressez-vous aux naturalistes distingués qui, ne sortant point de leur chambre, ont tout le temps nécessaire pour définir, au mieux de leurs intérêts et au mieux des intérêts du caribou — du moins, je veux le croire — dans quelle classe zoologique doit être rangé ce gracieux quadrupède.

Quand vous aurez appris d'eux que le caribou s'appelle, en latin, tarandus, qu'il y a le tarandus hastilis et le tarandus arcticus, tenez-vous pour averti et n'allez plus les troubler.

\* \*

Par dessus tout, le caribou est charmant. Son œil est celui de la gazelle, et rien ne saurait rendre l'expression de son regard, lorsqu'il évente ou voit le chasseur.

Il a des cornes. Pourquoi ?... Enfin, il en a. Elles font, je vous le jure, fort agréablement sur sa tête. Mais, s'il se rapproche de... certains hommes sous ce rapport, il est une partie de son individu qui en diffère absolument : j'ai nommé le pied.

Sa pince, en effet, est unique en son genre et ne saurait être mise en parallèle avec aucune autre. Ce serait humiliant pour l'humanité, si nos bons amis les Allemands ne sauvegardaient un peu la situation. Je ne vois que leur base qui puisse se rapprocher de celle du caribou — avec cette légère variante, toutefois, que le pied du caribou est fortement concave en dessous, et qu'au-delà du Rhin, tous les pieds sont plats.

Vous déciderez... Moi, je n'ose. Il est trop tôt encore pour créer un casus belli.

\* \*

Quoi qu'il en soit du pied en question, c'est le pied qui convient au caribou. La Providence, en l'appelant à vivre au milieu des neiges, l'a chaussé comme il convient et lui a donné les moyens de disputer sa vie à ses ennemis.

En effet, sans la largeur de son sabot — largeur qui offre à la neige une grande surface de résistance — le caribou deviendrait non-seulement ma proie, mais encore celle, trop facile, des bêtes carnassières qui, comme l'homme, trouvent sa chair du plus haut goût. Grâce aux raquettes naturelles que Dieu lui a mises aux pieds, la pauvre bête, lorsqu'elle est traquée, peut fuir rapidement, et sans trop enfoncer, à travers les champs de neige — faisant la nique au chasseur empêtré et au carcajou humilié. Car il faut vous dire que l'homme n'est pas le seul à chasser le caribou, et que cet animal traître et vorace qu'on nomme carcajou, lui fait une sérieuse concurrence.

Il est vrai d'ajouter que le carcajou ne se rencontre guère que dans l'extrême nord du pays, dans cette région désolée et glacée que plusieurs appellent avec raison : Terre-Maudite.

C'est là que vit, en bandes nombreuses, le caribou des champs : le tarandus arcticus du capitaine Mayne Reid et de votre excellent naturaliste, M. LeMoine.

Cette deuxième espèce de caribou est bien plus petite que le caribou des bois (tarandus-hastilis), puisque les individus n'y atteignent tout au plus qu'une centaine de livres en pesanteur, tandis qu'il n'est pas rare de tuer, à quelques milles en arrière du Château-Richer, de magnifiques adultes de trois cents livres.

Inutile d'ajouter que c'est ce dernier caribou que mon ami Martial et moi, nous pourchassons à outrance et assasinons sans merci.

Nous laissons aux Esquimaux de la Terre-Maudite le soin de détruire le diminutif tarandus arcticus.

\* \*

Vous croyez peut-être, mon cher ami, que tout est rose dans la vie du chasseur. Détrompez-vous.

Il a souvent de fortes et saines jouissances, et il ne peut en être autrement dans votre beau pays, où les aspects sont grands et variés, malgré l'uniformité du linéal blanc qui recouvre la terre. L'âme peut s'élever très-haut dans son admiration pour l'inimitable et toujours grand metteur en scène de toutes ces belles choses... Mais — il y a un mais... un gros mais ! — si l'âme s'élève, si l'intelligence s'épanouit dans sa contemplation extatique, les pieds se gèlent, les muins battent la chamade et les nez protestent en rougissant.

Le froid — puisqu'il faut l'appeler par son nom — voilà la plaie du chasseur.

Rien n'est sacré pour le froid. Il raidit votre moustache, transforme votre royale en stalactite, vos mains en battoirs insensibles et votre nez en cerise glacée. Les pieds luttent avec vigueur. Ils se dépassent l'un l'autre avec enthousiasme et se donnent tout le mouvement possible ; mais, dans leur ardeur et leurs efforts, embarrassés de leurs raquettes — une invention humaine, celle-là ! — ils s'écartent du centre de gravité et tout votre système, qui n'en peut davantage, s'écroule, corps et biens, silencieusement dans la neige.

C'est un enfouissement. Il s'exécute pile ou face, c'est-à-dire sur le dos ou sur le ventre. Je ne connais du moins, pour ma part, pas d'autre manière de choir. C'est pile ou face, impitoyablement, sans merci.

Un radical du père Duchêne se contenterait de cette joie douce. Nous autres, chasseurs, nous avons d'autres aspirations ; une fois dans la neige, nous pensons à en sortir.

Voilà un mot bien facile à prononcer : sortir !... émerger, comme dirait Gustave Aymard ; mais la chose, je vous l'assure, est d'assez scabreuse exécution.

La neige cède partout à vos moindres mouvements, pénètre sans vergogne dans

les replis les plus... secrets de votre personne, et vous vous livrez à un barbotage du plus haut comique, jusqu'à ce qu'un compagnon complaisant vienne vous aider à reconquérir votre base.

Une fois sur vos raquettes, vous avez l'espoir, avec un peu de chance, de recommencer quelques pas plus loin.

\* \*

Savez-vous, mon cher, de combien de vibrations peut être animée une menue branche d'arbre, violemment refoulée par le compagnon qui vous précède, lorsqu'elle revient à sa position première, en vous flagellant vigoureusement le visage ou l'oreille ?

Si vous le savez, veuillez me réserver cette part de votre érudition. En revanche, je vous dirai que la douleur que cause sa caresse toujours imprévue est infiniment aiguë et fort désagréable.

C'est encore une fleur de bois ! Mais la fleur par excellence, c'est le camp.

Oh ! le camp, il en aurait long à dire, s'il voulait parler ! C'est au camp que vous venez chercher le repos, la pâture, le sommeil. C'est le camp qui écoute, sans tressaillir, sans protester, le récit des exploits du chasseur. Le camp entend tout, voit tout, sent tout, abrite tout. Les hommes y dorment, les bêtes y grouillent. Il y fait chaud, il y fait froid. Il n'est pas rare de cuire le côté droit de sa personne, pendant que le côté gauche est au-dessous de son point de congélation.

Les émanations y sont quelquefois délicieuses, lorsqu'elles proviennent des branches de sapins. Je dois cependant à la vérité d'avouer que les émanations du sapin ne sont pas les dominantes.

Lorsqu'il me fut donné, pour la première fois, de réclamer l'hospitalité d'un camp, c'était un soir. J'étais éreinté ; j'avais soif de repos ; je mourais de faim.

Quel aspect ! quels parfums ! Huit paires de birous, seize paires de chaussettes séchant autour du poêle !

Cela ne se décrit pas. Qu'il vous suffise de savoir que nous avons couché neuf, dans cet espace de neuf pieds carrés — neuf, vous entendez bien, y compris un gros chien appelé Bull. Il va sans dire que je ne tiens compte que des mammifères ; car alors...

\* \*

Peut-être, cher ami, penserez-vous que la contemplation des beautés de la nature est suffisamment compensée par toutes ces petites misères.

Eh bien ! non. Tout cela a son charme. Choir dans la neige a son charme ; le birou séchant a son charme ; les compagnons gênants ont leur charme. Le tout est de prendre les choses du bon côté.

Puis, je suis si las des parfums qui parfument, des lits qui caressent, des vêtements qui chatoient, que j'accueille sans morgue l'odeur du birou mouillé, que je m'étends avec volupté sur mes branches de sapin, que je considère avec respect ma veste rapiécée, mais chaude et saine. Je suis si las des hôtels à ascenseurs, que je ne puis voir un camp sans attendrissement. L'asphalte m'inspire une telle horreur, que je disparaîs dans la neige avec une sorte de satisfaction. Vos sapins et vos bouleaux sont si nature ; vos lacs si bien tels que Dieu les a faits, que le maronnier du vingt mars me donnerait des nausées, le tour du lac me rendrait épileptique — si je retournais à Paris.

Enfin, cette vie me plaît — mieux, me séduit. Essayez-la pour un mois ou deux, et vous m'en direz des nouvelles.

Pour moi, je vous quitte, car voilà Régis — notre guide — qui rentre et nous annonce des justes nouvelles.

Allons, messieurs, en chasse ! Fixez vos raquettes, armez vos fusils et... sus aux cariboux !

Votre affectionné,

"HENRY."

\* \*

Je ne puis me défendre de formuler un souhait : c'est que mon excellent ami — qui manie aussi bien la plume que le fusil — nous revienne bientôt, chargé des dépouilles opimes d'une foule de cariboux, et

qu'il nous fasse part des nombreux incidents de chasse qui ne peuvent manquer de se produire durant son excursion.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

Château-Richer, février 1876.

Etats-Unis. — Production de l'or sur les côtes du Pacifique. — Il résulte d'un rapport de M. Valentine, surintendant général de Wells, Fargo et Cie., que la production de l'or et de l'argent dans tous les Etats de la côte du Pacifique, en 1875, a été de 80,893,637 dollars, soit une augmentation de 6,487,982 dollars sur la production de l'année précédente.

M. Valentine estime à 90 millions de dollars la valeur des quantités d'or et d'argent qui seront extraites en 1876. La Californie n'entre dans ce chiffre de 80 millions de dollars que pour 16,326,211 dollars.

La fameuse Bonanza de la mine Virginia Consolidated a produit en 1875, 17,060,800 dollars. Le surintendant de la compagnie assure qu'en 1876, la production de la mine atteindra 20 millions de dollars. On croit que la Bonanza a 300 pieds de large, qu'elle s'étend dans toute la longueur de la concession et qu'elle est d'une richesse incomparable, 100 dollars par tonne dont près de la moitié en or. Elle est actuellement à 1,500 pieds de profondeur, mais on croit que l'épaisseur de la couche métallifère est presque sans limites. Les experts assurent que le quartz que les ouvriers ont maintenant sous les yeux peut donner 300 millions de dollars. On extrait 650 tonnes par jour. Elle court à travers les mines voisines au nord et au sud, la California, l'Ophir.

On pense qu'avant le 1er janvier 1877, les mines du Mount-Davidson donneront 5 millions de dollars par mois.

On sait d'autre part que les mines de l'Utah, du Colorado, de l'Arizona et de la Nevada produisent de l'argent en quantités beaucoup plus considérables.

On a essayé plusieurs procédés qui ont l'avantage d'économiser, paraît-il, 50 0/0 de l'or qui se perd dans l'écrasage du minerai sous des meules.

Une ville morte. — Dans le Pérou central, dans la province de Guarnay ou Huarney, on a découvert une ville antique enterrée sous le sable et le sol. L'endroit précis de la découverte se trouve entre la bourgade littorale de Guarnay et l'embouchure d'un grand fleuve côtier dans le grand Océan.

Il y a bien vingt-cinq ans que l'on connaît cette ville, mais c'est maintenant seulement qu'on la déblaye. Dans les maisons de pierre de cette cité morte, généralement bien conservées, on a déjà trouvé de nombreuses monnaies en état parfait, beaucoup d'outils, d'ustensiles, d'objets domestiques. Cette Pompéi américaine est comme un livre, où nous lisons la vie intérieure, les mœurs, les usages des anciens Péruviens.

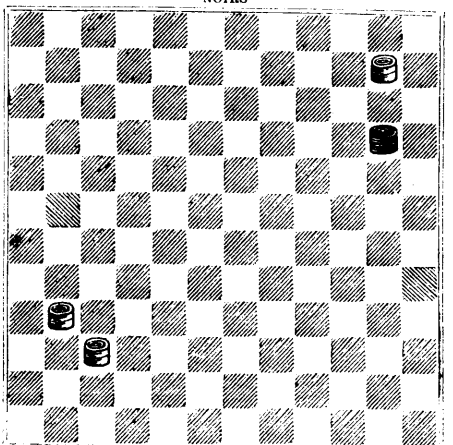
ÊTES-VOUS EN FAILLITE ? — Lecteur, cette question n'est pas une impertinence : nous ne cherchons pas à nous immiscer dans vos affaires privées ni dans les détails de votre commerce. Mais êtes-vous dans un mauvais état de santé ? Souffrez-vous de Scrofale, d'Erèsyphé, de Plaies fiévreuses, d'Enflures blanches, de dérangement bilieux ou de toute autre maladie due à l'impureté du sang ? C'est le cas, faites usage du PURIFICATEUR DU SANG DE WINGATE.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 24 NOIRS



Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 22

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de and Les Noirs jouent de. It shows a sequence of numbers representing moves and captures for both sides.

Solution juste du Problème No. 22

Montréal : — Ar. Pelletier, C. Gosselin, P. Tardy.



BONHEUR ET LONGÉVITÉ

Les intérêts matériels ont été la préoccupation principale de tous les temps et de tous les peuples, tellement que la marche des choses, sur cette terre, semble être celle d'une amélioration incessante du bien-être physique; les efforts de l'intelligence et les tourments du génie ont toujours convergé vers ce but. Pour nous convaincre de la vérité de l'avancé précédent, il suffit de jeter un coup d'œil, des plus superficiels même, sur tout ce qui nous entoure.

Je suis assis à ma table d'étude, et la chaleur, qui me permet de supporter une température de 20° en bas de zéro, ne me vient pas de ces foyers primitifs, de cet âtre qui pétillait dans la cheminée, et que de poétiques légendes ont immortalisé; mais de la vapeur, ce levier d'Archimède de la plupart de nos découvertes modernes, avec toutes ses formes de condensation et de dilatation.

Le voyageur qui vient frapper à ma porte et demander une hospitalité que ma philanthropie aime à offrir, n'est plus le pèlerin antique, condamné à fouler de ses pieds endoloris les cailloux des routes les plus longues. Des engins puissants le transportent d'un pôle à l'autre avec la rapidité de l'éclair.

La guerre et ses alarmes viennent-elles dévaster son pays, les descendants nombreux des frères Montgolfier le transforment en aigle puissant, que rien ne peut atteindre dans son vol audacieux.

Une montagne s'oppose-t-elle à son passage; le Mont-Cenis se dresse-t-il devant lui, le narguant comme jadis il nargua Annibal, ou Napoléon dans des temps plus rapprochés—la pioche d'un travailleur, qui aura nom : Sommeiller, lui ouvre un chemin à travers les abîmes que recèlent ses profondeurs; et notre aventurier se moque à son tour du géant, qui, dans une heure, sera loin, bien loin derrière lui.

L'eau et ses étendues se jettent-elles en travers de sa marche triomphante, un nouvel apôtre, rassuré par les paroles de son maître, le génie, il s'élanche sur leur surface armé de quelques planches, et les eaux, tout à l'heure en courroux, sont domptées.... Et un bon matin, qui se lèvera bientôt, un caprice nouveau fera naître une merveille nouvelle; fatigué d'un système déjà vieux, l'homme descendra sous les rivières, sous les fleuves et sous les mers, et dira, dans sa puissance : Ma route est plus sûre ici.

Où, comme nous venons de le voir à vol d'oiseau, chaque coup de donne le génie de l'homme à la nature entière la bouleverse, la métamorphose; insatiable dans son ambition, il change aujourd'hui la forme qu'elle avait hier.

Et, néanmoins, l'on ne songe pas que tous ces agents du progrès sont des agents funèbres, qui semblent multiplier les pertes de vie, tellement qu'on peut établir comme axiome inébranlable ceci : le génie de l'homme dans son association avec tout ce qui concerne nos découvertes modernes, matérielles et morales même, semble conspirer avec la mort contre la société, et chacune des nouvelles formes de ce qu'on appelle le "progrès du siècle" est un mode nouveau de terminer ses jours.

Les statistiques quotidiennes de décès sont là comme preuve de ce que nous venons de dire.

L'on sera peut-être surpris de notre doctrine nouvelle, qui semble comporter une indignation contre tous et tout; et, néanmoins, nous avons déjà dit que nous n'étions pas misanthrope, et la suite de quelques études que nous offrons aux lecteurs fera croire que nous sommes également loin d'être pessimiste.

Que voulons-nous donc? Nous voulons faire comprendre que l'intelligence de l'homme travaille contre ses propres intérêts. Car s'il est une pensée qui rend l'homme malheureux, c'est certainement la pensée de vivre peu de jours; or l'homme, jouant le rôle que nous avons voulu esquisser très-légèrement, rend cette vie réellement plus courte; donc, il se rend plus malheureux.

Convaincu de la vérité de ce que nous

avançons, dès notre plus bas âge, nous avons compris qu'il y avait un non-sens dans cet état de choses, et poussé par le plus noble mobile qui puisse diriger les actions d'un homme—nous voulons nommer la charité—nous avons pensé que, s'il y avait une belle mission à remplir, c'était celle d'enseigner les moyens de vivre heureux et longtemps.

Le sujet est immense et digne de la réputation colossale de *L'Opinion Publique*. Nous réclamons d'avance l'indulgence de tous les lecteurs, et surtout des savants parmi les lecteurs, répétant à tous—si nous ne pouvons traiter la question aussi bien qu'elle le mérite—la sage maxime suivante qui sera toujours notre consolation : *Qui monet nulli nocet*.

SEVERIN LACHAPPELLE, M. D.  
St. Constant.

IMPORTANCE DE LA CULTURE DES PLANTES FOURRAGÈRES

Il y a deux siècles, on commençait à peine, en Bretagne, à cultiver le trèfle, la luzerne et le raygrass. En 1759 et 1760, la société d'agriculture des Etats de Bretagne cherchait, à l'aide de tous les moyens dont on disposait, à propager la culture des plantes fourragères. Elle écrivait alors les considérations suivantes, qui sont restées vraies, et peuvent bien s'appliquer au Canada :

La Société a regardé les prairies artificielles comme un agent essentiel et même unique pour l'amélioration de notre agriculture. Les fourrages manquent dans toute la province. Le bétail y est communément maigre, faible, et le laboureur est hors d'état de former des élèves. A peine ces élèves ont-ils atteint l'âge où leur travail peut donner des profits, qu'il est forcé de les vendre aux habitants des provinces voisines. Plus industrieux que nous, ils ont su depuis longtemps se procurer d'excellentes prairies, de vastes pâturages. Ce serait se faire illusion que de supposer, dans le commerce du jeune bétail, la compensation des pertes que ce commerce cause à l'agriculture. Il n'y a que la pauvreté qui force à vendre le nécessaire. L'aisance ne livre au commerce que le superflu. C'est certainement le défaut de fourrages qui oblige les laboureurs de Bretagne à vendre des élèves d'un an et de dix-huit mois qu'ils auraient tant d'intérêt à conserver. Il est donc très-important d'employer tous les moyens possibles pour multiplier les prairies.

La Société citait alors, avec honneur, une fermière qui avait couvert de trèfle des champs de quatre à cinq arpents. Elle sollicitait les Etats de Bretagne de voter des fonds pour les distribuer aux cultivateurs de chaque province qui auraient cultivé sur une grande étendue du trèfle rouge, du ray-grass, des navets et des panais.

Depuis cette époque, d'immenses progrès ont été réalisés. Les cultivateurs ont appris à apprécier les avantages des fourrages artificiels, et on voit peu à peu s'étendre la culture des racines fourragères, et, en particulier, celles de la betterave, de la carotte et de la patate.

Aujourd'hui, les cultivateurs ont à leur disposition, pour la nourriture de leur bétail, un grand nombre de plantes dont le mode de culture est parfaitement connu. Le fermier peut choisir celles qui conviennent le mieux au climat, à la nature et au degré de fertilité de son sol, et leur consacrer une étendue suffisante, qui lui permette d'avoir toujours une nourriture bonne et abondante pour les animaux de son étable. Ses efforts doivent tendre à perfectionner leur culture et à obtenir des rendements plus élevés.

L'amélioration et l'augmentation des cultures fourragères est un des moyens les plus puissants de faire progresser l'agriculture. Au point de vue pratique, le fumier reste encore l'engrais servant de base à la fertilité du sol arable. Les engrais industriels sont d'un prix trop élevé, et leur production est trop limitée pour qu'ils puissent satisfaire à tous les besoins de l'agriculture.

Aujourd'hui, c'est à peine si l'on en possède assez pour qu'en les ajoutant au fumier dont on dispose on puisse fournir au sol la somme de principes nutritifs nécessaires au développement normal des végétaux cultivés. Améliorer la culture des fourrages et accroître leur récolte permet de mieux nourrir le bétail, de vendre plus

de beurre, de livrer à la boucherie des animaux en meilleur état, d'obtenir plus de fumier, et, par suite, plus de blé et de céréales.

Les prairies naturelles, essentiellement limitées, ne suffisent pas toujours, même dans les années favorables. Dans les années mauvaises, la disette de fourrage pourrait devenir une calamité pour le cultivateur si les prairies artificielles et les racines ne venaient apporter leur concours à la nourriture du bétail. Un des grands talents que doit posséder le cultivateur, consiste à ne jamais se trouver pris au dépourvu, à semer assez de plantes fourragères pour suppléer à l'insuffisance du foin, à les choisir de manière à posséder, hiver comme été, la somme de nourriture dont il a besoin pour son bétail. Les cultivateurs ne doivent pas avoir oublié les difficultés qu'ils ont eu à subir dans ces dernières années à cause de la sécheresse. Ils n'ont pu les surmonter qu'en semant, en temps opportun, des fourrages et des racines convenablement choisies.

Il est grand temps au Canada de changer le système de culture qui existe, si l'on veut ramener la fertilité du sol; et à mon avis, un des moyens les plus favorables et le moins dispendieux est de cultiver les fourrages artificiels sur une plus grande échelle, et c'est en encourageant les cultivateurs, par tous les moyens possibles, à propager ce genre de culture, qu'on arrivera le plus promptement à un bon résultat. Les animaux s'en trouveront mieux, les engrais seront produits en plus grande abondance, sans importation ni fabrication particulière, et la culture des céréales pourra se faire plus avantageusement et en plus grande proportion. H. AUDRAIN.

St. Hyacinthe, 17 avril 1876.

LES BULLES DE SAVON

I

Le petit Will a plongé dans l'eau mousseuse son mince chalumeau de paille. Il souffle doucement, et voilà que la bulle se forme, légère et diaphane.

Quel triomphe ! Les yeux du petit Will étincellent de joie; il souffle encore, et la goutte argentée gonfle toujours ! A peine s'il ose respirer ! Quel plaisir pour l'enfant ! Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel apparaissent peu à peu; le soleil lui-même se plaît à revêtir cette gaze brillante des nuances les plus vives; l'or et la pourpre et l'azur, et le vert, symbole de l'espérance.

Ce fin tissu n'est-il pas l'œuvre des fées, et ne l'ont-elles pas donné pour prison à quelque lutin désobéissant ?

Souffle encore, petit Will, souffle plus fort; déjà la bulle, impatiente comme un léger esquif prêt à quitter la rive, se balance gracieusement. Elle va s'élever dans l'espace libre et radieuse.

II

Eh quoi, tu pleures, tes jeux sont finis ? La paille git auprès de toi; et dans l'air, moins qu'une goutte de rosée, moins qu'une de ces perles liquides que le matin oublie dans le sein des fleurs !

Enfant, tu grandiras ! Tes pensées, colorées par l'espérance, te représenteront, sous les couleurs les plus brillantes, l'espace infinie que la jeunesse convoite. Que d'or et de pourpre là aussi ! que de séduisantes chimères entrevues à travers le prisme enchanteur de tes vingt ans !

Te voilà, au début du voyage, poussé par tes impétueux désirs, comme une voile qu'enfle une brise trompeuse. Que de rivages à découvrir ! Que de terres promises où tu comptes aborder au gré de ta fantaisie !

C'est l'heure des nobles ivresses et des enthousiasmes généreux; des élans sans but et des aspirations sans motif; c'est l'heure des rêves de gloire et des rêves de bonheur.

III

Mais le jeune homme pleure comme pleurait l'enfant. Pour lui aussi tout s'est évanoui. Et de ces teintes si vives il ne reste rien, comme à l'approche de ces nuits sans crépuscule des régions polaires.

L'édifice chimérique s'est écroulé; les riantes visions se sont évanouies, et les gracieux fantômes ne répondent plus à son appel.

Au premier souffle d'un monde sans pitié, la bulle a éclaté entre ses doigts: plus d'illusions; rien devant lui que misère, faiblesse, incertitude. Et comme le petit Will, il pleure le bonheur perdu.

IV

Le cours des années est rapide comme les flots que chasse la tempête; les têtes blondes sont devenues des têtes grises, et l'expérience a remplacé la chimère.

Que dit le vieillard à cette heure sombre de sa vie ? Écoutez-le, petit Will, qui pleurez vos jeux perdus. Écoutez-le, jeune homme qui pleurez le bonheur rêvé.

"J'ai vécu, dit le vieillard; j'ai vu de près la gloire, la renommée, la richesse, tout ce que le monde admire, tout ce qu'il ambitionne.

"Au bord de la tombe, je vous l'assure, enfant; je vous le répète, jeune homme: tout cela vaut la bulle de savon: nuage passager, brillant météore qu'un souffle dissipe."

V

Et quoi ! Tout ici-bas est-il vanité et mensonge ? Aurons-nous travaillé, souffert, vécu pour des chimères irréalisables seulement ? N'y a-t-il rien autre chose à attendre que cette fumée de la gloire ou du bonheur ?

Petit Will, vous le saurez un jour et vous pouvez l'apprendre sans retard. Ici-bas, il n'y a de durable que la vertu et la vérité divine qui lui sert de base. Le fonds de la vertu est sûr, et les promesses de la vérité sont solides.

MARIE MARÉCHAL.

ENIGMES, CHARADES, PROBLÈMES, QUESTIONS, &c.

DEVISE.

No. 1

Question.—Quelle est la famille française qui a cette devise :

"*Roi ne suis, Prince ne doigne, R\*\*\*\* suis ?*"

CHARADE

No. 1

Mon premier est le premier ;  
Mon second n'a pas de second ;  
Mon tout est un mot qu'on ne voudrait jamais vous dire.

CURIOSITÉS

No. 1.—Comment Charles IX devient-il Charles VI en ajoutant une lettre, et Charles X en ajoutant 500 ?

No. 2. LE CADI.—Un musulman mourut, laissant à ses trois enfants dix-neuf chameaux. D'après sa volonté, les chameaux ne pouvaient pas être vendus avant le partage; l'aîné devait en avoir la moitié, le cadet le quart, et le plus jeune le cinquième. Ne sachant comment prendre leur part, ils se rendirent devant le cadí et lui exposèrent leur embarras.

"Vous êtes trois, dit le cadí, et il y a dix-neuf chameaux. L'un a  $\frac{1}{2}$ , l'autre le  $\frac{1}{4}$ , le dernier le  $\frac{1}{5}$ . Revenez demain. Si vous n'avez pas trouvé, je vous mettrai d'accord.

Question.—Quelle est la sentence du cadí pour ordonner le partage ?

ÉNIGMES ALPHABÉTIQUES

No. 1.—Quels sont les nombres du règne de Louis XIV qui, par l'addition ou la multiplication des chiffres, donnent le nombre Quatorze ?

No. 2.—Comment le nombre 100 peut-il s'écrire avec quatre 9 ?

COQUILLES AMUSANTES

No. 1.—L'employé aviné, après avoir bu avec grand soif, vide enfin la pièce et la carafe.

No. 2.—Jamais je n'ai entendu de chats plus mélodieux.

No. 3.—Tous les hommes sont nigards devant la loi.

No. 4.—Exorde de discours :  
Messieurs les députés.

No. 5.—Bulletin financier :

Les voleurs abondent à la bourse.

No. 6.—Nominations :

Nous apprenons avec plaisir que M. X. a été dévoré.—C'est un homme de rien.

No. 7.—Coquille légendaire de la Restauration :

Le conseil des monstres s'est expliqué; tous les gradés ont accueilli leurs déclarations avec les plus vifs applaudissements, et les fonds ont été volés à l'unanimité.

No. 8.—C'est un notaire sur une jambe de bois.

No. 9.—La carpe sent toujours le hareng.

No. 10.—Je suis comme le lièvre : je meurs où je m'attache.

Les réponses seront données dans le numéro 19 de *L'Opinion Publique*.



NOUVELLE USINE POUR LA FABRICATION DU SAVON ; MM. J. BARSALOU & CIE., PROPRIÉTAIRES ;  
COIN DES RUES DURHAM ET STE. CATHERINE, MONTRÉAL



L'ÉLÉPHANT DU PRINCE DE GALLES ATTAQUÉ PAR UN TIGRE

ROSALBA

OU

DEUX AMOURS

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

INTRODUCTION

CHEZ GIANELLI

L'endroit le plus froid de Montréal est la Place-d'Armes. En été, lorsque dans toutes les autres rues la chaleur est étouffante comme celle d'une fournaise, sur cette jolie place on sent une fraîche brise, et l'on se croirait à la campagne. Dans ce petit bosquet, avec son jet d'eau, on respire un air pur, et, par la rue Saint-Sulpice, qui rappelle les vallées du Colorado, le vent circule, avec la vitesse d'un torrent, entre la montagne et la rivière. Dans l'hiver, le jardin se transforme en une sorte de glacier arctique. Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, leurs branches plient sous le poids du givre, et l'on dirait que leur écorce va craquer. La neige, entassée presque jusqu'à la hauteur de la grille, jette de blancs reflets sur les édifices de pierre qui entourent le jardin. La Banque de Montréal présente l'aspect d'un majestueux palais de glace. Les tourelles de l'église Notre-Dame, semblables à des glaciers, réfléchissent leurs ombres blanches à travers la glace sous les rayons du soleil dont elles neutralisent la chaleur. Tout ce petit coin de terre semble désolé et inhabitable.

A une heure avancée de l'après-midi, en 1867, deux messieurs arrivaient sur la Place-d'Armes par la rue Notre-Dame. L'un d'eux, une sorte d'athlète, marchait la tête haute et semblait défier la tempête. L'autre, grand aussi, mais moins fortement charpenté que son compagnon, semblait s'épuiser en efforts pour tenir tête au vent et à la neige qui l'aveuglait.

— Où sommes-nous ? dit ce dernier, je suis presque épuisé.

— Sur la Place-d'Armes, répondit son compagnon d'une voix sonore. C'est ici que vous pourriez bien juger de nos hivers canadiens.

— C'est vraiment terrible ; je ne pourrai pas traverser la place.

— Mais le *St. Lawrence Hall* n'est qu'à quelques pas.

— N'importe. Je suis presque essoufflé. Ne pourrait-on pas s'arrêter plus près ?

— Oh ! oui, répondit "l'athlète," nous voici au *Cosmopolitan*.

— Entrons-donc.

Quelques instants après, les portes du restaurant s'ouvraient ; un courant d'air chaud, venant de l'intérieur, dilatait la poitrine du piéton épuisé.

— Ah ! dit-il, en respirant longuement, la chaleur c'est la vie, le froid c'est la mort. Comment, vous autres, Canadiens, pouvez-vous vivre dans un pareil climat ?

— Nous nous en tirons très-bien. Regardez-moi.

— J'y mourrais.

— Pas le moins du monde. Si vous avez les pommons faibles, notre air vif les aurait bientôt fortifiés. L'humidité est la mort des personnes délicates. Une atmosphère sèche vivifie, et notre atmosphère est la plus sèche du monde. Le climat du Canada est bien plus sain pour les poitrinaires que celui de la Floride, et les docteurs commencent à le reconnaître.

— Voilà un argument nouveau en faveur de l'annexion," répondit le premier interlocuteur, qui était complètement remis.

Les deux compagnons se rendirent à la buvette, riant de cette dernière observation. On comprendra ce qui les faisait rire quand on saura que le premier était un anti-annexionniste enragé, et son compagnon un Américain, venu à Montréal pour étudier l'état du pays.

— Qu'allons-nous prendre ? demanda l'Américain.

— Parbleu ! du *Tonico Reale*.

— Tonico Reale ? qu'est-ce que cela ?

— N'avez-vous jamais entendu parler des amers de Gianelli ?

— Jamais.

— Eh bien ! Gianelli est à Montréal ce que Santoni est à Paris et Delmonico à New-York.

— Oh ! je comprends, un de ces matras d'hôtel italiens, fameux dans toutes les capitales de l'Europe, depuis Londres jusqu'à Constantinople.

— Oui, et il a importé une amer appelé *Tonico Royal*, qui est très à la mode ici en ce moment. Avec un peu d'eau-de-vie, il est délicieux.

— Eh bien ! essayons. L'eau-de-vie surtout est précieux ce qu'il me faut par ce froid-là."

Un garçon de buvette intelligent est l'âme d'un restaurant. Gianelli en avait un ; c'était un jeune homme à l'esprit un peu rude, mais vif et intelligent et qui parlait plusieurs langues. Il avait entendu une partie de la conversation précédente, et, dans un clin-d'œil, il avait rempli presque jusqu'aux bords deux verres à vin d'un liquide aromatique couleur dorée, puis, dans chaque verre, il ajouta une larme d'eau-de-vie de Martel.

Le Canadien dégusta son verre avec toute la science d'un Parisien qui veut apprécier une liqueur rare. L'Américain, fidèle aux usages de son pays, but le sien tout d'un trait, et, faisant claquer ses lèvres, il s'écria :

— "Délicieux ! délicieux ! ! Après pareille absinthe, nous pouvons faire honneur à un souper aux huitres. Avez-vous, en Canada, quelque variété particulière de l'espèce ?

— Oui, la Caraquette, une huitre petite, un peu salée, mais très-succulente.

— Prenons-en une assiette."

On fit monter les deux compagnons, qui, peu après, faisaient honneur au festin. L'air vif qu'il avait respiré, l'excellent absinthe qu'il avait prise avaient aiguisé l'appétit de l'Américain, qui trouva ses huitres si bonnes qu'il en demanda une seconde assiette. Sa bonne humeur revint avec le bien-être que lui avait procuré ce chaud repas. Il se plaisait à comparer ce bien-être avec le frisson qu'il avait senti à peine une demi-heure plus tôt. Il regardait l'épais tapis de velours, les rideaux de gros damas, le gazelier dont la lumière scintillait doucement, la flamme du poêle situé au centre de l'appartement et qui se réfléchissait à travers les plaques de mica, et, en s'étendant sur son fauteuil, il éprouvait une sensation délicieuse.

— "Je me trouve parfaitement," dit-il à son compagnon.

— J'en suis bien aise, répondit l'autre d'un ton poli.

— Oui, je suis comme les artistes, j'aime les contrastes. Ils sont pour moi la poésie de l'existence, et je laisse aux graves penseurs le droit d'y voir de la philosophie. J'apprécie cette douce chaleur en songeant à la tempête que l'on entend au dehors.

— Notre vie canadienne est pleine de contrastes ; je suis donc certain qu'elle vous plaira."

Et le Canadien, qui semblait se conformer peu à peu aux pensées de son compagnon, continua :

— "Notre existence est comme notre climat, rude à l'extérieur, mais dans notre intérieur nous sommes heureux."

L'Américain avança sa chaise comme pour écouter plus attentivement.

— "Nous avons l'air d'un peuple arriéré, mais nous avons tous les éléments du progrès. Comme tous vos compatriotes qui nous visitent, vous avez dû remarquer cela."

L'Américain était trop poli pour faire une réponse directe.

— "Puis, continua le Canadien, il y a encore beaucoup d'ignorance chez nous. La littérature n'est pas encouragée, et cependant, ce ne sont pas les talents qui nous manquent."

L'Américain devenait de plus en plus attentif.

— "Ensuite, nous sommes timides, craintifs, toujours prêts à exagérer notre faiblesse et à donner d'énormes proportions à la prospérité et aux ressources de nos voisins."

— J'ai déjà remarqué cela, dit l'Américain.

— Cette observation s'applique surtout à la population française ; les Français, vous le savez, ont été les premiers colons de ce pays. Plusieurs d'entre eux sont arriérés, sans ambition et condamnés, en apparence, à une inertie perpétuelle. Un de nos anciens gouverneurs a eu l'imprudence de les appeler "la race inférieure." Cette insulte souleva une grande indignation dans tout le pays, mais n'eut point l'effet de stimuler l'activité de la plupart des Canadiens. Nombre d'entre eux regardent leurs compatriotes anglais comme leurs supérieurs. Ils recherchent les alliances avec eux, prennent leurs manières et parlent leur langue au détriment de la langue française si pleine de beauté."

L'Américain sourit et répondit qu'il avait déjà constaté cette manie. Il avait vu semblable chose chez lui parmi les Irlandais et les Allemands, dont la jeunesse semble avoir honte de sa nationalité et se pare volontiers du titre d'*Américain*.

— C'est vraiment une manie désagréable, ajouta-t-il.

— Surtout, reprit le Canadien, quand nous avons si peu de raisons d'imiter ce travers. En effet—et remarquez le contraste que je veux établir—les Français ont colonisé ce pays, l'ont civilisé, l'ont défendu héroïquement, et depuis la capitulation de Québec, tout en restant loyaux et fidèles au nouveau régime, ils ont su conserver leur nationalité en dépit de tous les obstacles moraux et physiques. Ils peuvent être fiers et de leurs ancêtres et d'eux-mêmes. Leur existence dans le nouveau-monde, après deux siècles de luttés, est un vrai phénomène.

— Un phénomène dont vous devez être fiers, dit l'Américain.

— Leur histoire, depuis l'époque de Champlain, est tout un roman.

— Je sais que la province de Québec est la plus riche en souvenirs historiques. La Nouvelle-Ecosse vient ensuite, mais ses annales sont surtout pathétiques à partir de l'époque où les valeureux Acadiens furent expatriés. Je suis venu pour étudier cette histoire, et j'aimerais à faire cette étude avec l'aide d'un philosophe tel que vous.

— Merci, répondit le Canadien, je ne prétends pas savoir l'histoire de mon pays aussi bien que je connais le caractère social de mes compatriotes. J'ai eu maintes occasions de les étudier, et je m'estimerai heureux de vous donner le bénéfice de mon expérience."

L'Américain insista particulièrement sur la rébellion de 1837. Il en connaissait les résultats politiques, mais il désirait savoir si ce mouvement avait eu un effet sensible sur l'état social de notre population.

— "La rébellion dont vous parlez, reprit le Canadien, est une grande époque de notre histoire. Elle constitue un point de départ. Les hommes de mon âge y voient surtout le point de départ de l'union des deux Canadas. A part cela, elle n'a pas eu d'influence sur la population canadienne. La rébellion a été réprimée avant qu'elle eût pu devenir une révolution, et vous savez que les révolutions seules peuvent changer le caractère d'un peuple. Il s'en suit que la population canadienne, toujours assez étrangère au progrès universel, offre à peu près les mêmes traits qu'avant la rébellion. Toutefois, plusieurs

épisodes de cet événement, certaines légendes qui se racontent dans les chansons nationales, dans les conversations au coin du feu, mais dont la plupart n'existent encore dans aucun livre, font bien comprendre les causes intimes de la rébellion et ressortir les qualités et les défauts des Canadiens-français, à une époque d'angoisse et de dangers plus qu'ordinaires. J'ai entendu raconter plusieurs de ces histoires dans mon enfance. J'en ai écrite une toute au long parce que les personnages qui y sont mentionnés appartenaient à ma propre famille. Si vous le desirez, je vous passerai le manuscrit avec plaisir.

— "Tout de suite," dit l'Américain avec l'avidité de l'homme studieux qui voit un champ nouveau s'ouvrir devant lui.

Le Canadien regarda à sa montre.

— "Très-bien. Il est sept heures. Nous avons soupé. Toute la soirée est à nous. Allumons un cigare et rendons-nous directement chez moi. Vous sentez-vous la force de venir à pied jusqu'à la rue Sainte-Catherine ?

— Et ce vent du nord ! reprit l'Américain en branlant la tête d'un air de doute. Si nous prenons une voiture ?

— "Une carriole, monsieur ? Une carriole, monsieur." Tel fut le cri de vingt voix rauques qui accueillit les deux amis à leur sortie du *Cosmopolitan*. Le cocher canadien est un type. En hiver, il est grossièrement emmaillotté dans son capot, son casque de peau de castor aux poils usés et rabattu sur ses yeux ; il porte une ceinture rouge et est chaussé d'épais *moccasins* ; il tient ferme son fouet entre la phalange du pouce et l'index, son nez est en floraison, ses joues hâlées par tous les temps, ses sourcils et sa barbe pleins de frimas, sa voix est rude comme celle du matelot qui a bravé mille tempêtes. Les deux amis eurent bientôt fait un choix, et se jetant dans le traîneau le plus voisin, puis s'enveloppant dans les robes de buffle, ils franchirent rapidement les rues couvertes de glace, et, au bout de dix minutes, ils étaient à destination.

Le Canadien introduisit son ami dans un joli cabinet, lui présenta un fauteuil et prit dans sa bibliothèque un rouleau de manuscrit, qu'il mit sur la table voisine.

— "Lisez, dit-il, et voyez ce dont est capable une jeune Canadienne."

Pendant que le Canadien feuilletait le volume de M. de Gaspé intitulé : *Les Anciens Canadiens*, l'Américain lut ce qui suit.

CHAPITRE I  
LA DÉBÂCLE.

Rien ne se perd en ce monde. Au moral comme au physique, il y a une vitalité qui défie le néant et finalement en triomphe. La théorie de Pythagore sur la métempsychose contient un germe profond de vérité. Les principes élémentaires se meuvent et se transforment autour de nous et produisent des effets nouveaux et inattendus. Pas une larme, pas un soupir, pas un frémissement dans notre monde moral qui n'ait tôt ou tard ses influences cachées.

Le voyageur qui descend le St. Laurent entre Montréal et Québec ne peut s'empêcher de remarquer l'aspect pittoresque du village de Varennes, situé sur un coteau élevé et que l'on aperçoit facilement du Mont-Royal. C'est un des plus anciens établissements du Bas-Canada ; son nom est celui d'une famille française respectée, et sa population est presque entièrement composée des descendants de ceux qui, avec les de Boucherville, les de Longueuil et les Contre-cœur, ont figuré dans les guerres sauvages et cruelles qui signalèrent le commencement de la colonie française. Varennes offre l'aspect tranquille de tous les villages canadiens, où le calme d'une vie simple et vertueuse n'est presque jamais interrompu par aucun événement extraordinaire. Si parfois cette sérénité est troublée par quelque chose d'étrange, les canots vont grand train—car cette population est réservée—mais le calme renaît bientôt et l'on se prend à redire les contes de fées. Le 5 avril 1837 est une date mémorable pour les habitants de Varennes. L'hiver avait été très-rude et le pont de glace tenait plus longtemps qu'il ne l'avait fait depuis plusieurs années. La débâcle du St. Laurent est toujours un événement quelquefois critique dans le Bas-Canada, et, cette année-là, les appréhensions étaient plus vives que jamais. On avait appris de Montréal que le courant grossissait avec rapidité et que des bancs de glace se formaient à l'extrémité Est de l'île Ste. Hélène. Des roulements sinistres avaient été entendus vis-à-vis Longueuil et dans le voisinage des îles de Boucherville. Si, comme on l'espérait, la glace baissait suffisamment à ces endroits pour que l'eau vint à la recouvrir, tout se passerait bien et la débâcle se ferait tranquillement dans le chenal de Varennes. Mais les vieux habitants, qui avaient étudié les caprices du grand fleuve, craignaient que la glace ne résistât trop longtemps, car les passages étroits et les récifs élevés qui bordent les hauteurs de Varennes formaient un bris-lame formidable. Dans ce cas, la rive nord serait certainement inondée et la glace pourrait même causer des désastres sur la rive sud.

Le 5 avril fut un jour de sinistres présages. Le soleil se leva radieux et brilla pendant deux ou trois heures ; mais bientôt il se retira graduellement derrière un nuage vapoureux. On ne vit plus qu'une boule d'un rouge sombre et pourpré qui oscillait légèrement dans une atmosphère épaisse, comme ces sémaphores que l'on place sur les récifs dans la mer ou ces lampes que l'on met sur les viaducs de nos chemins de fer pour signaler un danger ou une dé-

trêse. Les anciens cultivateurs montraient du doigt ce signe alarmant. Les nuées de vapeur s'élevaient rapidement dans la direction de la ville, comme la fumée d'une bataille ou d'une grande conflagration, puis elles s'élançaient en ligne droite ou en longues spirales pour atteindre la région la plus élevée de l'air où elles formaient des masses compactes au-dessus du fleuve. L'horizon était brumeux et confus, tantôt traversé par des barres d'un blanc perle, tantôt assombri par des grandes masses mouvantes. Parfois le son des cloches, les cris des hommes et des animaux se faisaient entendre d'une rive à l'autre ; puis l'atmosphère changeait tout à coup d'aspect et il s'établissait un silence de mort. Evidemment, il y avait un choc de courants et de contre-courants sur le fleuve et de mystérieuses gyrations dans ses profondeurs cachées. Toutes les sciences physiques tiennent de l'empirisme. Nous voyons les effets, mais nous ne pouvons deviner les causes ; il est bon qu'il en soit ainsi, car si certains secrets de la nature nous étaient dévoilés, même pour un instant, notre terreur empêcherait toutes nouvelles recherches.

La matinée se passa ainsi. Les cultivateurs dirent que s'il n'y avait pas de changement à midi, le jour irait s'assombrissant et il y aurait une crise avant la nuit. A midi, point de changement. Le soleil perça un peu une ou deux fois, puis il disparut complètement. Par degrés le vent s'éleva, balayant d'abord la neige légère qui se trouvait sur la glace, puis, fendait à travers les couches de vapeur, il les déchira en lambeaux et les dispersa aux quatre points de l'horizon. Quelques piétons téméraires qui traversaient d'une rive à l'autre semblaient autant de géants enveloppés dans des manteaux immenses et marchant à grandes enjambées sur le cercle de l'horizon. Ces apparitions, qui sont dues à de simples effets de réflexion, donnent lieu dans les climats du nord à des superstitions étranges. Les voyageurs étaient aussi effrayés que les habitants qui se trouvaient sur la rive, car la glace craquait partout sous leurs pieds et ondulait parfois comme une masse en fusion, et l'eau, passant par toutes les crevasses, semblait les menacer d'une inondation terrible.

La nuit arriva enfin, et avec elle un apaisement soudain de la tempête. La cloche sonnait l'angelus au clocher de Varennes, et les cloches de la Pointe-aux-Trembles lui répondaient de l'autre côté de l'eau. C'était, pour la foule qui se trouvait sur les hautes terres depuis le matin, le signal de regagner ses foyers. Quelques-uns espéraient que le temps se calmerait, mais les plus expérimentés secouaient la tête et prédisaient que ce calme annonçait une tempête plus terrible encore. Pour cette raison, plusieurs se décidèrent à continuer leur veille au détriment de leur sommeil.

Une heure plus tard, pendant que les habitants de Varennes étaient tranquillement assis autour de leurs tables ou près de leurs foyers, pendant que plusieurs d'entre eux, peut-être, ne songeaient plus aux sinistres présages de la journée, un bruit effroyable se fit entendre qui sembla ébranler les fondations de leurs demeures. Ce n'était pas le bruit sourd du tonnerre, ni l'explosion sonore du canon, mais un fracas retentissant comme le choc d'une roche volcanique contre un immense bouclier de métal. En un instant, hommes et femmes étaient debout et les enfants s'éveillaient dans leurs berceaux. "La débâcle !" tel fut le cri de tous.

Dans un instant, la colline et la grève furent couvertes d'une masse de peuple. Et quel spectacle s'offrit aux yeux de la foule ! La nuit sombre était, de temps à autre, illuminée par des lueurs crépusculaires. C'était le reflet de la glace maintenant empilée ici en blocs fantastiques, là en pyramides ressemblant à quelque château ou à une cathédrale gothiques, et plus loin en amas phosphorescents comme ceux que l'on voit après un tremblement de terre. L'eau s'élançait en grondant et en sifflant ici contre une barrière solide, là dans une étroite ouverture. Tantôt elle mugissait comme une catastrophe, tantôt elle murmurait comme un ruisseau, quand elle arrivait dans les passages. Le vent soufflait avec furie. On aurait dit que les courants retenus par la glace durant l'hiver, s'élançaient sur l'immense fleuve et jouissaient, avec un plaisir sauvage, de leur liberté nouvellement recouvrée. Qui pourrait dire si les cavernes d'Eole, dont parle la mythologie ancienne, ne sont pas une réalité scientifique ?

Ce fut une heure d'agonie et d'attente. Les habitants terrifiés attendaient une catastrophe. Ils étaient, pour le moment, réduits à l'impuissance. Derrière eux, leurs maisons que la glace pouvait emporter ou qui allaient être submergées. En avant, quelques malheureux victimes, surprises par la débâcle, luttèrent peut-être contre la mort. Il restait pourtant une chance. S'il se manifestait bientôt une autre débâcle aussi forte que la première, tout irait bien, parce que le choc ouvrirait certainement le chenal. Si, au contraire, il s'écoulait un intervalle suffisant pour donner à la glace le temps de se reformer, le choc serait désastreux. C'est malheureusement ce qui arriva.

Dix minutes, vingt, trente, quarante minutes s'écoulaient, et il n'y eut pas de changement. La glace tenait bon, bien que l'eau et le vent fissent entendre des rugissements tout comme en pleine mer.

Un vieillard suivait toutes les phases de la catastrophe avec plus de calme et, peut-être, plus d'intelligence que tout le reste de la population. C'était le sonneur de l'église. Dès le début de la soirée, il avait prédit ce qui allait arriver, et à ce moment il déclara

à ceux qui l'entouraient que la crise aurait lieu vers neuf heures.

"Tenez-vous sur l'alerte, dit-il. Je vais à la tour et je sonnerai le tocsin quand il sera temps. Il faut éveiller les gens des rangs voisins pour le cas où l'on aurait besoin de leurs secours, c'est-à-dire s'ils peuvent entendre la cloche, ce dont je doute. Mais si, à ce moment, il y avait quelques personnes sur la glace, la cloche leur indiquerait de quel côté elles devraient appeler au secours. Que Dieu nous aide tous ! c'est une terrible débâcle !

Le vieux sonneur avait bien deviné. A peine le dernier coup de neuf heures avait retenti qu'un craquement plus fort que le premier se fit entendre, et que les masses de glaçons, en avant de Varennes, s'effondrèrent comme une montagne qui s'engloutit dans l'eau. Un cri de terreur retentit dans toute la foule qui bordait la berge :

"L'eau monte ! L'eau monte !"

Ceux qui se trouvaient au bas de la côte s'élançèrent sur le grand chemin qui conduit du bord de l'eau à l'église. Ceux qui se trouvaient au sommet, repoussés par la foule en retraite, couraient en désordre vers les premières maisons du village. Ce n'était que bruit et confusion. Mais la cloche de la tour couvrait tous ces bruits.

(A continuer.)

L'OBJET LE PLUS CHER au cœur d'une mère est sans contredit le bébé, et tout ce qui peut lui procurer le confort est considéré par elle comme une bénédiction. Depuis plus de 80 ans, les mères d'Europe regardent le PRÉSERVATEUR DE WINGATE POUR LES ENFANTS, comme le meilleur ami de la maison. Pour la dentition, il n'a pas d'égal.

NOUVELLES GÉNÉRALES

M. Thomas Scatcherd, membre du parlement, est mort à Ottawa le 16 courant.

L'Empereur et l'Impératrice du Brésil sont arrivés à New-York le 15.

La retraite des hommes au Gesù s'est terminée le jour de Pâques ; plus de quatre cents hommes ont communiqué à la messe de sept heures.

Le deuxième pamphlet de Sir A. T. Galt ne soulève aucun émoi parmi les protestants.

New-Edinbourg a été inondé par la rivière Rideau.

Il y aura une exposition universelle à Paris en 1878.

Le vapeur *Serapis*, ayant le Prince de Galles à bord, a touché à Gibraltar le 18, et a continué vers l'Angleterre.

Don Pédro, empereur du Brésil, est parti de New-York pour San Francisco le 17.

Le *Montreal Witness* fait la brillante proposition d'envoyer à l'exposition de Philadelphie le crâne de Montcaim.

Alexander T. Stewart, qui est mort à New-York il y a une quinzaine de jours, a laissé sa fortune de cent millions à sa femme. Il donne à son exécuteur testamentaire, Henry Hilton, un million de dollars. Bagatelle !

L'hon. Malcolm Cameron, qui était dangereusement malade à Ottawa, est beaucoup mieux.

Le pont Billings, à Ottawa, a été emporté par la glace le 19.—L'eau de la Gatineau est montée de six pieds.

La Turquie refuse les demandes des insurgés de l'Herzégovine, et la guerre continue. 7,000 Monténégrins se sont joints aux révoltés.

Brodie & Harper, marchands de grains à Glasgow, ont fait faillite. Passif : \$2,500,000.

La peste fait des ravages en Turquie d'Asie. A Killak, il y a eu 42 décès dans l'espace de trois jours, et à Bagdad, 75 décès dans le même temps.

Le général Prado, président élu du Pérou, a traversé les États-Unis comme un météore. Il a passé la journée de vendredi à visiter les bâtiments et les terrains du Centenaire, à Philadelphie. Le soir, il était de retour à New-York, et hier matin, il s'embarquait pour l'Europe, quelques heures avant l'arrivée de l'empereur du Brésil.

A la dernière réunion des examinateurs du Bureau médical de Québec, les messieurs suivants ont reçu les degrés de docteur en médecine : Louis Fremont Burroughs, Hugh Desrosiers, Regis Latraverse et Joseph Matte.

Licenciés en médecine : Gabriel Lachance et Hubert Larue.

Le Dr. Latraverse doit s'établir aux Trois-Rivières, et le Dr. Matte à Montréal.

Le gouvernement ottoman s'occupe de mettre en état de défense le détroit des Dardanelles et celui du Bosphore. De nouvelles pièces Krupp ont été envoyées dernièrement dans les forts de l'embouchure de la mer Noire et du détroit de l'Hellespont. Trente-six gros canons Krupp garnissent actuellement les forts du Bosphore et des Dardanelles.

Par ordre du sultan, les deux monitors cuirassés, *Hezer* et *Seif*, qui viennent d'être construits dans les chantiers du Tershané, seront également armés chacun de deux canons Krupp, gros calibre. Les deux monitors, aussitôt qu'ils seront complètement équipés et armés, rejoindront la flotte du Danube.

CUBA.—L'*Aurora*, de Matanzas, rapporte que, pendant la nuit du 10 courant, 200 insurgés, commandés par Cecilio Gonzalez et venant du district de Cienfuegos, ont pénétré dans celui d'Alaceanes, entre Hacienda Zapata et Mateo Alonzo, à 25 milles environ au sud de Matanzas.

Les troupes ont attaqué les insurgés près de Mateo Alonzo, et les ont mis en déroute après en avoir tué quatre. Après cette affaire, le gouverneur de Matanzas, à la tête d'un détachement de volontaires, a poussé des reconnaissances à Mateo Alonzo, à Cocodrillos et sur la plantation Canas. Il était de retour de son expédition le 13.

Toutes les récoltes de l'île de Cuba souffrent de la sécheresse. Particulièrement dans la région de Vuelta Abajo, la récolte de tabac s'annonce très-mal.

NOYÉ PAR SON TRÉSOR.—Un Canadien du nom de Adolphe Jaron, Garon, ou Charron, s'est noyé à Portland, Orégon, en arrivant des mines, où il avait ramassé de l'or pour environ \$2000, qu'il portait sur lui. Tombé à l'eau en sautant du vapeur, le poids de son or l'empêcha de remonter à la surface. On retrouva son corps, et les valeurs qu'il portait furent déposées entre les mains du juge du comté à Portland, dans l'Orégon.

LES JOURNAUX D'ONTARIO ET DE QUÉBEC.—Un rapport soumis aux chambres et qui indique le montant payé pour le port des journaux publiés en Canada pendant les trois mois expirés le 31 décembre dernier, met en relief, d'une manière très-évidente, le fait désagréable pour nous que les journaux d'Ontario sont beaucoup plus prospères que ceux de Québec, à en juger par la circulation. Ainsi, à London, ville de 20,000 âmes, il se publie 8 journaux qui ont payé \$594.28 de port, tandis qu'à Québec, ville de 60,000 âmes, il se publie 13 feuilles qui n'ont payé que \$266.11. A Toronto, 60,000 âmes, 35 journaux, \$2,280.00 de port ; à Montréal, 125,000 âmes, 31 journaux, \$1,967.60 de port. La population d'Ontario encourage donc beaucoup plus que celle de Québec, les journaux qui s'y publient.

La démocratie est l'art de se faire des rentes aux dépens de ceux qui n'en ont pas.

\* \*

Un papa a conduit ses deux petits enfants voir les inondations.

—Papa, cette eau-là, où donc elle va ? demande l'un.

—Dans la mer, mon petit Georges.

—Oh ! non, reprend le plus jeune, puisque, dans la mer, il y a les éponges !

\* \*

La scène se passe entre deux babys de sept ans :

—Est ce vrai qu'elle est belle la maison de votre papa ?

—Très-belle ; elle est toute couverte d'ardoises.

—D'ardoises ! Celle de papa est bien plus belle ; il dit qu'elle est couverte d'hypothèques.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price 1, Price 2. Rows include FARINE, GRAINS, LÉGUMES, LAITIERIE, VOLAILLES, VIANDRES, and DIVERS.

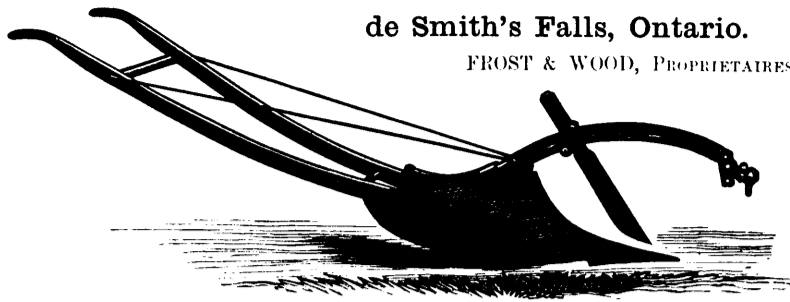
Marché aux Bestiaux

Table with 2 columns: Item, Price. Rows include Boeuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons, Foin, and Paille.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi, FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. LARMONTH & FILS, 33, Rue du Collège, Montréal.

ON DEMANDE

UN SOLLICITEUR D'ANNONCES

POUR "L'OPINION PUBLIQUE"

L'expérience dans cette branche d'affaires, des recommandations satisfaisantes quant à l'habileté et au caractère, un extérieur convenable, sont absolument nécessaires.

S'adresser à GEORGES E. DESBARATS, DIRECTEUR-GÉRANT.

PAPIER A ENVELOPPER

Les Épiciers, Bouchers, Cordonniers, et autres commerçants peuvent obtenir au bureau de ce Journal, 5 et 7 Rue Bleury, d'excellent papier à Envelopper, en bon ordre, à cinq piastres le cent livres; trois piastres pour cinquante livres; une piastre et demie pour vingt-cinq livres.

Les acheteurs devront payer argent comptant, et emporter le papier.

S'adresser au Gérant de la Compagnie Burland-Desbarats, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Les commerçants de Campagne pourront se procurer de ce papier en adressant leurs commandes comme ci-dessus, accompagnées du montant nécessaire, en ayant soin d'y ajouter un centin par livre pour couvrir les frais de poste.

GLACE! GLACE!! GLACE!!!

POUR LA SAISON DE 1876.

D. MORRICE & CIE.

Reçoivent maintenant des commandes pour l'approvisionnement d'été, et espèrent qu'ils seront favorisés d'un patronage aussi libéral que durant les dix dernières années.

Chaque morceau de cette glace a été coupé en haut du Pont Victoria.

Des conducteurs polis et soigneux sont engagés. Même prix que l'année dernière. Bureau de Ville : 2, PLACE VICTORIA. 7-13-4-30

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

S'adresser à G. B. BURLAND, 115, rue St. François-Xavier.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LEICESTER & CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 7-1-48

Coutellerie

FOURCHETTES ET CUILLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus : CAGES D'OISEAUX, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

Corniches

ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi BARRES D'ÉCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

Lithographie Typographie

Cravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la TÊTE DE COMTE la plus unie, jusqu'à la PANCAÏTE la plus élegante.

AU BUREAU DE

L'OPINION PUBLIQUE

MONTREAL.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les secrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désarrangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les secrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL.

7-8-52-15

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-22

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.